EDMOND HARAUCOURT



SEUL

C'est ici le roman d'un rêve.

DEUXIÈME MILLE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11





G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

L'Ame nue, poésies . . . . 1 vol.

Amis (roman) . . . . 1 vol.

THÉATRE

Shylock, pièce en cinq actes en vers . . . . 2 fr. 50

La Passion, mystère en 2 chants et 6 parties . . . 2 fr. 50

4332. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.



EDMOND HARAUCOURT

SEUL

C'est ici le roman d'un rêve.

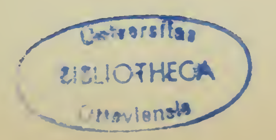
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11

—

1891



ENVOI

Chère tête blonde, enfant, ne te penche pas vers ces pages : tu n'éprouverais à les lire qu'un attristant dégoût, mêlé de mépris pour moi, si tu comprends mal, et si tu comprends bien, de pitié pour toi-même.

Avant de te chanter le poème, je vais te montrer la vanité dont il est fait, et la tienne, et la mienne, toute la nôtre.

Que je te dise ou non la vérité, ignore longtemps ce que je vais dire. Si je t'adresse ces lignes, ce n'est pas pour t'instruire, mais uniquement parce qu'il me plaît de tout ramener à toi.

Je te parle : n'écoute pas.

I

Toi qui ne sais rien de la vie, et qui, alternativement, l'espères et l'appréhendes, parce que tu la juges tantôt semblable à tes désirs, et tantôt incapable de leur ressembler; toi qui as lu les livres des poètes et surtout la romance de rêve que la seizième année a composée en toi; doux esprit inquiet et qui attends le Messie, tour à tour tu crois que l'amour va venir et tu doutes qu'il vienne jamais.

Rassure-toi, il viendra; désole-toi, il n'est pas l'idéal de bonheur que tu penses.

Seule tu es, seule tu voudrais ne pas être; mais cette solitude est inhérente à l'âme humaine, à cette âme que t'ont léguée les générations successives; à cette âme qui depuis des siècles se travaille d'infini, elle qui appartient au fini; à cette âme douloureuse et maladive, qui veut trop plus qu'elle ne peut; à cette âme enfermée dans le cercle de l'existence réelle et

qui se tourmente par l'irréalisable ambition de tous les « au-delà ».

Sache-le : la grande douleur de l'homme, c'est la solitude, et c'est la douleur sans remède. Pour la fuir, il forme les unions d'amour et d'amitié, il construit la famille, il invente la patrie, il imagine des religions qui lui donnent des frères plus proches, et des présences divines autour de son isolement, avec des ailes d'anges ou des voix de daïmones. Leurres consolants, sans doute, mais dont il voit un jour la vanité ; et ce jour-là est précisément celui où l'humanité plus raffinée encore, devient plus apte à pâtir de ces manques, parce qu'elle a plus besoin des chimères qui se dérobent.

Enfant ! Nous sommes venus trop tard pour vivre selon la formule la plus saine et la plus propice à nos félicités ; il nous faut souffrir de nos maux, et de ceux des ancêtres ; héritiers de rêves accumulés, nous avons gagné de jour en jour des aspirations grandissantes : nous demandons davantage à la vie, c'est-à-dire à nos propres forces, et toi qui te plains dans la nuit sans le confesser à personne, tu n'auras pas ce que tu souhaites, car ce qui te fut

permis et promis est plus humble que ton souhait.

Seul, avec cette soif de communion profonde qu'il a progressivement développée en lui, l'homme reste seul à côté des hommes : on peut mourir d'ailleurs sans l'avoir su, et telle est la récompense des simples, à qui appartient ainsi le royaume du ciel ; mais nous, à qui la Grâce fut refusée parce qu'une autre chose était donnée, nous savons notre solitude : « L'âme humaine vit en perpétuel exil, et l'amour n'est pas la fin de cet exil. »

Finir l'exil ! Il l'interrompt, et là s'arrête tout ce qu'il peut ; il nous accorde les minutes, ces minutes d'effusion qui valent toute la vie et font croire à leur éternité; mais elles passent, reviennent, et passent encore, mortelles comme nous, car nous sommes par essence incapables de les prolonger ; et si l'amour ne peut donner ce que nous en réclamons, c'est que nous réclamons de lui plus que nous ne pouvons donner nous-mêmes.

II

La vérité de cet axiome te semblera triste. Hélas! elle ne l'est même point, car il importe peu que cela soit ainsi ou autrement.

Que l'amour nous procure ou refuse ce que nous attendons de sa venue, cela n'est pas en question, car il ne s'agit pas de nous : il s'agit de bien plus que nous, et les intérêts qui se jouent à l'heure où nous aimons sont supérieurs aux nôtres.

Nous n'aimons pas pour nous : l'amour n'existe pas pour donner le bonheur aux vivants, mais pour en perpétuer les races; il ne vise point l'individu, mais l'espèce. Si la Loi mit dans l'amour les joies les plus nobles et les voluptés les plus intenses qui soient permises aux créatures, elle les mit comme un moyen et non pas comme un but. Elle fit de l'amour notre suprême ivresse, parce que dans le résultat de l'amour résidait la suprême nécessité. Elle veut

que nous nous reproduisions en des êtres semblables, elle en a besoin pour l'ensemble de ses harmonies; aussi, afin d'obtenir plus sûrement de chacun ce qu'elle exige de nos passages éphémères, elle sait nous tenter par l'appât d'un bonheur qui lui sert plus qu'à nous, et place la plus haute jouissance de nos âmes et de nos corps dans l'accomplissement de son vœu le plus impératif.

Que veut la vie? Se défendre de la mort. Conserver les créatures, l'individu pendant un laps, l'espèce durant un autre laps, et, pour que le but soit atteint, voici dans chaque existence deux instincts supérieurs à tous les autres, et d'où les autres vont dériver : celui de la conservation, pour défendre l'unité, et, pour défendre la série, celui de l'amour.

La faim sacrée, l'amour sacré : tout est né sur la terre des deux commandements divins.

Si l'air qui circule autour de notre planète et y véhicule la vie, au lieu de contenir soixante-dix-neuf centièmes d'azote, fournissait à lui seul les comburants et combustibles dont nos organismes ont besoin, l'être vivant eût ignoré la faim, mère du travail; le labeur industrieux

n'eût pas développé l'esprit de l'homme, qui dès lors inventa d'autres appétits, qui lui valurent d'autres efforts; les découragements de la lutte n'eussent pas créé les dieux; et tandis que l'âme naissait, s'engendrait peu à peu d'elle-même, et croissait, fille de son œuvre, alors, curieuse d'autre chose et d'autre chose encore, à travers les sciences et les arts, la montée de notre intelligence s'est faite vers l'abstrait, que nul n'aurait cherché si l'homme n'avait pas eu faim.

Le vœu d'amour s'est joint à celui-là pour achever de nous ce que nous sommes : lui aussi nous aide en tout vouloir, et nous soulève comme un invisible levier. Que ferait-on de grand si les femmes devaient n'en rien savoir, et si l'amour possible n'était point la récompense que l'on trouve au bout de la tâche ? Que vaudrait la gloire, sinon pour appeler à nous? Inconscient, latent, renié même, le vœu d'amour est sous chacun de nos projets : et de ce que tel vieillard ou tel ascète continue la besogne entreprise alors qu'il a supprimé le souci des tendresses, faut-il conclure qu'un être d'exception peut infirmer la règle universelle? De ce que

telle vierge, qui se pare avec soin des charmes combinés pour la rendre plus désirable, n'a pas encore compris sa destinée prochaine et le but de son rôle, faut-il se refuser à comprendre ce but et ce rôle? — En tout, partout, obscurément et sourdement travaille, chez la femme la pensée de l'homme, chez l'homme la pensée de la femme, c'est-à-dire l'idée de l'amour.

L'amour sacré, la faim sacrée, les deux lois saintes : élargies, magnifiées, oubliées si l'on veut, c'est toujours elles ! Vis, aime ! Défends ton corps, défends ta race ! Défends ta vie présente et la vie à venir dont tu as le dépôt et dont tu es le germe. Dieu le veut !

Mais, au regard de ce dieu, l'espèce est à bon droit plus précieuse que n'est l'unité ; aussi faudra-t-il qu'au mépris de nous-mêmes l'espèce nous soit à nous aussi plus précieuse que notre propre vie.

Voilà pourquoi l'amour sera plus fort que tout, pourquoi nous marcherons malgré tout vers la tâche d'amour, en dépit des obstacles, des dangers, des souffrances, en dépit de la

mort possible, follement et furieusement, nous marcherons vers le but indiqué; car, pour que nous marchions, la nature a mis en nous des germes d'enthousiasme qui sauront éclore à l'heure obligatoire.

Et nous marchons! Qu'importe à la divinité que plus d'un succombe en chemin? Il faut que des soldats roulent dans les sillons pour gagner les batailles qui assureront dans l'avenir la force et la grandeur d'un peuple; et s'il faut, pour perpétuer les races, que des blessés d'amour râlent au bord des routes, qu'importe à la nature? Ce n'est qu'un combattant disparu, et la Mère demeure assez riche pour ne pas compter ses cadavres. Ceux qui mourront de douleur, dans l'épuisement du désespoir ou dans le renoncement du suicide, n'empêcheront pas que la règle d'amour subsiste impérissablement, et que leurs frères de demain, de ce soir, s'en aillent derrière eux vers le même devoir, à travers les mêmes périls.

Nous aimons, non pour nous, mais pour Dieu; non pour notre bonheur, mais pour notre tâche; nous aimons par obéissance, sans le

savoir; nous aimons sur ordre, sans le comprendre.

L'indispensable est que nous aimions : nous aimons.

III

L'amour, c'est la vie du monde, la vie des mondes.

Nous rapportons volontiers toutes choses à l'humanité, et volontiers nous ramenons à nous, nous restreignons à nos intérêts et nos aspirations les phénomènes de l'existence universelle. Il a toujours semblé à l'homme que l'ensemble des forces terrestres ou cosmiques ne travaillait que pour lui, se concentrait vers lui, et que son âme était la fin de tout : les religions et les morales qui se sont succédé sur les points différents de notre globe ont entretenu dans les peuples cette vaniteuse illusion.

Un jour vint cependant où s'affirma la vérité qui nous replaçait à notre juste rang. Depuis

que la science monte, l'homme descend du trône que la foi lui avait dressé. Mais, si l'on regardait au fond de nos consciences, on y verrait la sainte horreur de ce pouvoir qui nous outrage, fait abdiquer nos orgueils, et nous diminue devant nos propres yeux.

Et toujours, malgré tout, l'antique tendance nous mène à tout rapetisser, pour tout adapter à notre taille ; sous prétexte de poésie, nous étouffons dans nos étroites mains les poèmes les plus immenses ; au nom de l'idéal, nous mettons en interdit toute idée qui serait trop grande ; au nom de la morale, nous insultons le matérialisme des formules qui osent, à propos de l'homme, parler de lois universelles. Voici peu de temps qu'il est permis de penser sans blasphème que notre soleil n'évolue pas autour de notre terre ; à peine serait-il permis aujourd'hui de penser sans impertinence que l'amour n'est point le privilège exclusif des vertébrés qui sont mammifères bipèdes.

Il ne l'est pourtant pas : les autres animaux aiment à peu près comme nous : leur amour,

moins compliqué, moins divers, n'affecte pas, il est vrai, les innombrables variétés de l'amour humain et surtout de l'amour humain revu par les conventions sociales. Mais les sentiments délicats, les générosités dont notre âme ennoblit l'amour, et qui se rattachent à lui sans en être une part constitutive, existent dans plusieurs espèces, presque aussi fréquemment que dans la nôtre, et parfois même avec plus de pureté : le dévouement, les soins et les tristesses, la fidélité, le mariage durant tant que dure l'amour, le devoir sacré de la protection, et la douleur mortelle du veuvage, tout cela n'est point à nous seuls, tout cela habite dans les cavernes et les forêts aussi bien que dans les maisons des villes.

Plus l'être se trouve élevé dans l'échelle de la création, plus il ajoute de raffinements à son devoir d'amour; mais là même où ces complexités n'existent pas, a-t-on le droit de dire que l'essence de l'amour n'existe pas non plus ?

Où il y a procréation, il y eut amour; un commencement d'amour est dans le zoophyte.

Est-ce bien un commencement? — Il part de plus bas encore : c'est un amour aussi qui

marie les étamines aux pistils ! Unisexuée ou bisexuée, la fleur s'épanouit chez la plante comme la tendresse chez nous, et pour le même dessein ; ainsi que l'amour est notre fleur, la fleur est l'amour végétal. Le calice des œillets ou des roses, et des lilas ou des orties, c'est la maison d'hymen, c'est la minute divine : c'est le temple et l'autel, avec des hymnes de parfums qui montent en l'honneur des épousailles, c'est le lit nuptial et la tiédeur des longs baisers.

Il paraît de moins en moins certain que le végétal soit totalement dépourvu de sensibilité, et qu'il n'y ait point, en ce règne, des degrés de perfection analogues à ceux qui divisent le nôtre. On n'a pas prouvé que la plante soit insensible, mais bientôt, sans nul doute, on aura prouvé le contraire. Et quand cette chose naît et meurt comme nous, douée de goûts, de besoins et de maladies ; quand elle se fait si belle et si parée pour ses heures de procréation ; lorsqu'elle prend pour cette époque de sa vie des couleurs plus joyeuses, des senteurs plus intenses, une température plus haute ; quand elle communique à notre propre instinct une

contagion de joie et de volupté ; quand elle devient, en un mot, si peu semblable à elle-même, qui donc oserait affirmer qu'elle ignore ses transformations, qu'elle ne perçoit pas son intime érotisme, et qu'elle est seule à ne rien éprouver de ce qu'elle dégage? Elle donne à l'amour moins que nous, soit, et moins que les bêtes ; mais en proportion de sa puissance, et devant Dieu, elle donne autant, puisqu'elle offre et consacre le meilleur de tout ce qu'elle a.

Certaines fleurs tuent leurs plantes, aussi bien que des hommes meurent de leur amour. Il semble même que la plupart des végétaux n'aient de vie que pour leur hymen, et, quand la tâche est faite, la vie s'en va. Dès le soleil du printemps, ils ont préparé un abri de verdure aux tendresses promises ; lorsque ce nid est prêt, l'amour y vient : et le nid durera le temps qu'il faut à la force maternelle pour gonfler et nourrir l'être engendré de ses ovaires, l'œuf précieux où dorment les races à venir, le fruit. Sitôt que celui-ci sera mûr et parfait, à quoi bon l'existence encore? Maintenant, l'être peut périr : alors, les feuilles, dont l'abri n'est plus nécessaire, s'envolent dans le vent, et peut-être

la racine va tantôt pourrir dans l'humus, pendant que les tiges séchées craqueront sous la bise et sous le poids des neiges.

L'œuvre est accomplie.

Si maintenant nous osons rendre aux mots toute la portée philosophique qu'ils doivent logiquement avoir, nous considérerons l'amour comme la force qui rapproche deux existences dans le but de procréer des existences nouvelles; dès lors nous verrons cette force dominer l'infini du matériel. Il importera peu que l'être en fonction de se recréer ait ou n'ait pas, comme la bête et la plante, la notion plus ou moins vague de ce qu'il accomplit et de ce qu'il va produire. Il y a un amour minéral dont la chimie essaye de percevoir les normes ; il y a un amour cosmique dont l'astronomie travaille à connaître les lois : un alambic est une chambre nuptiale ; une orbite planétaire est un enlacement d'amour. Amour, la vibration des atomes ou des molécules précipités l'un sur l'autre par un invincible pouvoir, et se fondant ensemble dans une si profonde union que rien ne reste d'eux, et qu'à leur

place apparaît l'être issu de leur accouplement, comme chez nous! Amour, les corps simples (s'il en est) qui se pénètrent pour en mourir et donner leur vie à des corps composés; et ceux-ci s'unissant à d'autres ensuite, puis à d'autres, et sans fin, sans terme, multipliant l'interminable série des formes, créant et procréant, renaissant de leur mort en des manifestations plus jeunes et plus nombreuses, et toujours ainsi depuis le commencement des siècles, si les siècles ont commencé, toujours ainsi jusqu'à la fin des âges, si les âges doivent finir!

Ils finiront si la force s'épuise. Si la loi qui pousse un être vers un autre s'immobilise parmi les mondes, tout mourra dans l'espace. Si le labeur d'amour peut s'endormir jamais, le mouvement des planètes qui gravitent autour des soleils pour en recevoir la chaleur fécondante s'arrêtera comme le mouvement des passions dans notre âme et de la sève dans les branches.

La gravitation est un acte d'amour, la loi qui fait graviter les astres est un corollaire de la loi d'amour. La stérilité des formes ne saura résulter que de l'amour vaincu. Car l'amour est la force qui lutte contre l'inertie. L'inertie, c'est

la mort ; l'amour, c'est la vie. L'amour lutte contre la mort : de cette lutte sort toute vie. Rien n'existe sinon parce que l'amour est plus fort que la mort. L'amour est l'origine de toute existence, l'initiale de tout mouvement ; l'amour est la cause totale : c'est l'œuvre première de l'harmonie universelle, qui est Dieu. C'est le premier attribut de Dieu.

Qu'est-ce que Dieu, sinon l'ensemble des lois qui régissent l'univers ? Et Dieu nous fit à son image : et dans chacun de nous, qui sommes de petits mondes, dans nous tous qui vivons, dans l'astre et l'atome, dans la plante, la bête, et l'homme, le premier attribut de notre passagère existence, c'est l'Amour.

IV

Unir pour créer ; faire désirer pour unir.

Je sais bien qu'il est des tendresses sans ambitions charnelles, mais le culte le plus mystique n'est qu'un leurre offert à nos imaginations,

un chemin détourné par où la nature nous conduit insensiblement au terme qu'elle veut.

Je sais bien qu'il est des vierges chastes et ignorantes; mais ces ignorances et ces chastetés, inventions de l'homme, sont un appât de plus pour nous séduire et nous charmer, et qui rend plus désirables encore celles que nous avons le devoir latent de désirer un jour, devoir impérieux, inexorable, brusque, quelquefois mortel et toujours douloureux : ce devoir du désir, elles le subissent comme nous, les vierges, sans le savoir parfois, mais elles le subissent, et leur pudeur en est la marque; si pudiques qu'elles demeurent, la vie leur monte à fleur de peau quand elles sont sous le regard des hommes, comme à nous quand nous paraissons devant elles. L'aspiration d'amour qui travaille leur jeunesse, elles peuvent ne point se l'expliquer à elles-mêmes, et, si la cause du trouble leur échappe, au moins l'effet reste-t-il indéniable et souvent cruel : ces vaines tendresses éparpillées sur un ruban ou un héros, sur un nuage qui les laisse si tristes dès qu'il passe, sur une plante préférée, sur les petits enfants des autres, sur une amie, un frère, un

chien, et sur tout ce qui souffre; puis, ces langueurs au son d'une musique, ces malaises, ces souffrances, ces maladies : qu'est-ce donc là, sinon les revanches obscures de l'amour entravé, la promesse ignorante d'elle-même, et le corps qui fait parler l'âme?

Enfant! Ta beauté qu'on a si souvent comparée à des fleurs est scientifiquement une véritable fleur, c'est-à-dire l'attente de l'amour. Ce rayonnement de jeunesse que dégage ton corps, tout chaste qu'il soit, épanche, par sa chasteté même, une sorte de trouble religieux, sacré, comme pour attester la présence d'un dieu, et ce dieu est l'amour. Une jeune fille est un temple : Dieu est là! Il attend la prière. Et lorsque, au printemps, tes joues se rosent d'une sève plus vivante, à l'heure où sourdent en toi des besoins plus précis quoique peut-être inconscients encore, c'est la loi divine qui resplendit dans ce corps qu'elle habite. Le ver luisant brille dans les nuits d'été : c'est une vierge aussi, et sa lumière dit : « Je suis là, j'attends l'amour. » Elle brille pour inviter. Ainsi de toi, vierge, et ta beauté n'est que la lumière de ton désir.

Elle passera avec lui; quand tu n'auras plus rien à désirer, tu ne seras plus désirable.

Toutes les séductions que les jeunes filles ajoutent à leurs charmes naturels tendent comme eux vers l'accomplissement du devoir ignoré : la parure, les soins de la grâce, la culture de l'esprit et des talents, tout collabore aux projets sacrés. Elles ne le savent pas. — Ont-elles besoin de le savoir? Elles font leur œuvre de fleurs, et voilà tout : les fleurs non plus ne savent rien, et font leur œuvre quand même.

Que l'on n'objecte pas le dégoût instinctif de l'être virginal pour l'accomplissement de l'amour : il ne prouve rien contre la règle; il existe chez les bêtes; il est l'effroi égoïste du sacrifice pressenti, la divination intuitive de l'extériorité du but : la douce créature qui a rêvé un charme de tendresse, s'effraie d'un holocauste; elle appelait un amour pour elle, et voici un amour pour Dieu; elle souhaite l'amour et craint l'amant; elle prévoit que des réalités vont abîmer son rêve, et elle a peur.

Elle a raison dans ses effrois, car nous sommes les dupes de la Loi, hommes, femmes,

et l'amour n'est guère que tortures. Nous faisons un métier de souffrance avec des visées de bonheur; notre ambition égoïste a pour cause originelle et pour terme final le sacrifice de nous, et le sacrifice de l'être aimé, au bénéfice d'un troisième qui n'existe pas encore, mais qui sera dupe et victime à son tour, pour engendrer ceux qui doivent engendrer après lui.

Car l'amour dont nous avons fait une idée est une mission, une fonction.

Apparemment, je dégrade l'amour !

Mais, en vérité, est-ce donc ravaler une émotion que d'en rechercher les lointaines origines ? Parce que je sais pourquoi j'aime, mon amour est-il moins sincère? Parce que je comprends pourquoi je souffre, ma douleur est-elle moins profonde ? Parce que je vois sur ma tête et sur la tienne la fatalité des règles inexorables, parce que l'œil de ma pensée perçoit les fils qui mènent nos pauvres gestes, parce que je sens au-dessus de nous tous la volonté que d'autres ont nommée Providence et que je nomme Loi

d'Harmonie, suis-je donc véritablement un être immonde et qui t'insulte, insultant avec toi la pudeur et la sainteté de l'amour ?

On dit que l'instant le plus noble des unions humaines est à l'incubation de la tendresse, dans ce rêve éphémère qui précède le désir, et qui nous semble noble parce qu'il est désintéressé : il n'est pourtant pas volontaire, et que devient une noblesse où n'entre pour rien la volonté de l'avoir ?

L'œuvre d'amour qu'il vous plaît de sacrer impure, est désintéressée, elle aussi, quant à ses fins suprêmes : par cela elle est noble aussi, d'une pauvre noblesse aussi, puisque cette noblesse n'est point voulue, pas plus que l'autre.

Sommes-nous donc vraiment plus nobles dans les minutes où la nature nous leurre de chimères et de chastetés, pour nous amener à son œuvre, que dans les minutes où nous obéissons à l'ordre pour accomplir cette œuvre ?

Pénétrons-nous de la navrante vérité que nous ne sommes rien : rien, sinon des rouages, aveugles dans leur jeu, grotesques dans leur prétention, sublimes dans leur résultat : tâchons

de comprendre cela, et nous comprendrons mieux le reste.

Secouons nos vanités! D'autres religions, qui certes valaient la nôtre, ont su la sanctifier, cette œuvre auguste de mystère dont le christianisme osa faire un péché : et le christianisme, en cela, fut athée.

Seule, la légèreté de notre esprit nous a conduits à dégrader une heure sainte, à considérer comme nous rapprochant de la brute ce qui nous rapproche de Dieu. Si nous étions moins dépravés, un embrassement divin ne nous apparaîtrait point comme une dépravation; si nous savions entendre, si nous jugions avec sagesse, avec sérénité, avec pureté, l'amour nous semblerait sage, serein et pur. Et la seule insulte à l'amour est véritablement de ne le point comprendre.

Si peu qu'il soit à cause du peu que nous sommes, il est encore le meilleur de la vie et de nous. Il est l'action de grâce et de prière; il est l'adoration avec des mains tendues vers un au-delà que nous voudrions deviner et que nous

pensons entrevoir; il est l'instant de communion avec la vie abstraite et totale; il est le seuil de l'énigme éternelle, l'aube d'infini qui se dévoile une minute... Puis encore, et surtout, et pour tous, il est le consolateur unique, parce qu'il est le mensonge et qu'il nous délivre de l'exacte notion de nos semblables, de nous-mêmes, et de l'existence; qu'il nous délivre en nous montrant un être et l'avenir sous d'autres aspects que les leurs, qu'il nous délivre en permettant aux solitaires que nous sommes la délicieuse erreur de croire que l'exil s'en va bientôt finir.

Il est en même temps le devoir, et le bienfait.

Il est d'ordre divin; nos vertus sont d'ordre social.

C'est pourquoi l'un triomphera des autres; c'est pourquoi l'ascétisme est un état contre nature, un état monstrueux comme la virginité trop longtemps prolongée des filles que nous torturons d'obligations convenues, des filles que la loi divine contraint à une tâche, et que la loi humaine condamne à la tâche opposée.

Pauvres âmes! Champs de bataille! Lutte sourde entre l'homme et Dieu! Créatures de martyre, parce qu'elles sont le point où la loi

d'Harmonie est entravée par nous! L'enfer, parce que Dieu est repoussé!

Au prix du malaise total de leur être charnel et pensant, au prix de tristesses sans termes et sans motifs, et d'un découragement immense, et d'une veulerie de l'esprit et du corps, et d'une lassitude à vivre, et d'un dégoût universel, et d'un besoin d'être morts : à ce prix les damnés pourront laisser passer leur heure, désobéir à l'univers et se classer parmi les monstres. S'ils n'en meurent, toutefois, leur âme en restera difforme et douloureuse, comme ces êtres échappés aux crises violentes et qui en gardent pour la vie des contorsions ankylosées; et s'ils guérissent un jour, trop tard, ce ne sera point que la loi divine ait cédé à la nôtre, mais seulement parce que, l'heure personnelle de ceux-là étant passée, la loi d'Harmonie n'attendra plus rien d'eux, et la lutte aura cessé entre la volonté de notre monde, et la volonté des mondes!

V

Mais, répondras-tu, bien que l'amour, envisagé au point de vue universel, ne considère le bonheur humain qu'à titre secondaire et comme une utilité, tout au moins restons-nous libres de poursuivre et d'assurer ce bonheur par l'intervention de notre intelligence et le libre choix de notre âme.

« Nos aspirations intimes nous conduisent vers tel ou tel individu, que nous allons élire pour l'aimer, parce qu'il ressemble plus ou moins à notre idéal de beautés et de vertus. Nous ne sommes point libres de ne pas aimer, soit; mais nous sommes libres d'aimer qui nous voulons. »

Cette erreur est de celles qui tentent, comme la foi dans l'âme immortelle, dans l'existence d'un dieu qui connaît nos prénoms et nos gestes, dans le soin que prennent les étoiles de briller pour nous seuls : tout cela flatte notre

vanité, nos ambitions d'indépendance, nos fiertés intellectuelles, et la noblesse de notre esprit. Mais en réalité nous ne sommes maîtres de rien.

Dire que nous n'avons point la liberté de ne pas aimer, cela n'amène-t-il pas à conclure que probablement nous n'avons pas davantage la liberté d'aimer à notre guise ? L'une nous eût donné l'autre, et il fallait que nous n'eussions pas la seconde afin d'être plus sûrement privés de la première.

Chaque fois que la nature se trouve intéressée à ce que telle de nos fonctions s'accomplisse avec un ordre régulier, elle juge prudent de ne rien abandonner à notre complaisance. Plus l'accomplissement de cette fonction lui est indispensable, moins nous restons libres devant elle : il est nécessaire que l'animal se nourrisse, et on lui créera un besoin impérieux de boire et de manger ; mais, plus urgente est la nécessité qu'il respire, et c'est pourquoi il respirera sans l'intervention de sa volonté, conservant à peine le loisir de s'en empêcher un instant ; plus urgente encore, plus fréquente et plus méthodique, la nécessité que le sang circule dans les

artères, et c'est pourquoi le travail s'accomplira sans qu'on s'en aperçoive et sans qu'on le puisse arrêter, même si l'on voulait. On pourrait vivre un jour sans aliments, mais on ne saurait vivre une minute sans la circulation sanguine, et c'est pourquoi le cœur nous battra malgré nous ; on pourrait vivre des années sans aimer, mais, afin que nul ne l'oublie toujours, l'amour nous viendra malgré nous, et sans nous.

On nous impose nos devoirs sans daigner nous les expliquer, sans même daigner nous les prescrire : nous obéissons sans le savoir, alors que nous croyons le plus déployer notre libre arbitre.

C'est bien. Si la nature nous eût laissé quelque choix, nous aurions pu ne pas l'exercer, ou le mal exercer : l'instinct était plus sûr, et le hasard.

A quoi d'ailleurs la liberté nous eût-elle servi ? Mieux valait nous en laisser simplement l'apparence.

Pourvu que nous nous croyions libres de placer nos tendresses, qu'importe, même à nous, qu'il n'en soit pas ainsi ? Pourvu que nous conservions la chère illusion, qu'importe la vérité que nous ne savons pas ?

Libres, nous userions de notre indépendance pour choisir à notre gré deux choses qui sont l'instant d'amour, et l'objet d'amour.

En ce qui concerne l'instant, on fera peu de difficultés à reconnaître que la fixation ne nous en appartient pas. Nous aimons sans l'avoir décidé, sans même l'avoir prévu.

Un habile médecin de son âme, habitué à surveiller le fonctionnement de ses facultés, et les liens qui unissent cette âme au fonctionnement de son corps, serait, à la rigueur, capable de reconnaître, à certains prodromes, que l'heure d'amour est prochaine. Un plus habile médecin de son âme pourrait aussi préparer ce moment, et sans doute, ayant amené son corps à un parfait de force, puis de brusque continence, parviendrait-il à se mettre en réceptivité d'amour. Mais, par bonheur, ces fantaisistes expériences, indice d'un esprit philosophique et maladif, sont d'un exemple plus que rare.

D'ordinaire, quand l'heure est venue, on regarde, c'est-à-dire qu'inconsciemment, on cherche.

Qui donc? — D'instinct, disais-je, nous allons le plus fréquemment vers les êtres qui ont avec

nous-mêmes de vagues ressemblances, et la nature nous pousse vers ceux-là, afin de faciliter la tâche et de mieux atteindre à son but. Une sorte d'intuition nous révèle les subtiles affinités qui peuvent nous rapprocher d'un être similaire et qui nous plaira parce que nous serons susceptibles de lui plaire. L'esprit séduira un esprit; l'âme musicienne s'éprendra d'une voix; celui que charme la ligne sera troublé par la courbe d'un geste, celui que charme la couleur, par le ton d'une robe ou d'une chevelure: mais comme le principe de toutes les harmonies se trouve en nous, qui sommes faits à l'image de Dieu, c'est-à-dire de l'Harmonie Universelle, tout homme sera susceptible d'être conquis par toute manifestation de cette harmonie, ligne, couleur, son ou pensée.

Et c'est tout : ce qui manquera, nous saurons l'ajouter.

Au hasard, place un couple d'adolescents dans une île déserte ou sur quelque navire en partance pour un long voyage : ils s'aimeront ; non pas à cause de leurs mérites, mais à cause de leur seule présence qui créera le désir d'amour. Toi-même, n'as-tu pas vu maintes

fois qu'un jeune homme ait vécu longtemps près d'une jeune femme, sans en éprouver aucun trouble, et tout à coup voilà qu'il l'adore à l'égal d'une divinité : elle devient subitement parée de tous les charmes, et celle que naguère il ne distinguait point des autres devient, sans nul changement, unique entre toutes ses semblables? N'as-tu pas vu aussi des rêveurs frappés de fol amour, comme d'un coup de foudre, parce qu'ils ont vu le profil ou le portrait d'un être dont ils ne savent rien? N'as-tu pas vu aussi des misérables rivés à quelque créature indigne, qu'ils savaient telle et ne pouvaient point arracher de leur vie?

Que devient, parmi ces errements, la liberté de notre choix?

Elle n'est que la concurrence d'une aspiration momentanée avec la rencontre d'un individu qui, sur un point, répond momentanément à cette aspiration. Puis, par degrés, nous complétons l'œuvre d'identification, en incarnant l'une après l'autre, dans l'objet désiré, les aspirations constitutives de notre personnalité : ainsi, l'objet, qui de plus en plus ressemble à notre idée, devient enfin notre idéal.

Mais plusieurs autres pourraient le devenir aussi bien, et peut-être mieux encore. — Mieux? Plus justement, voilà tout, et qu'importe, en somme, puisque nous avons la foi que rien ne saurait être mieux.

Nous ne choisissons pas l'individu, mais nous le parons de qualités choisies, ce qui revient au même. Eros portait un bandeau sur les yeux, et l'on dit qu'un amant est aveugle : non pas, il voit, mais il voit en lui-même. L'amour émane de celui qui désire, et non pas de la personne élue : tout ce qu'elle peut, c'est l'appeler, l'inviter, mais alors elle est celui qui désire ; elle en facilite l'éclosion, et même à la rigueur saura-t-elle, par son art et sa volonté, se faire complice de la nature, et le créer de toutes pièces en créant un besoin d'aimer. La pensée d'amour, présente chez l'un, suscitera chez l'autre l'idée d'amour.

Car les âmes, soumises ainsi que nous le constations plus haut, à ces lois d'harmonie qui régissent les corps, ont une dynamique qui correspond à celle de la matière. Elles gravitent comme les mondes, pour qui la gravitation est une loi d'amour. Il s'établit entre elles une élec-

tricité morale, une puissance attractive, analogue à la force des pôles aimantés, et qui rapproche ce qui peut être rapproché. La savante nature en tire bénéfice. S'il n'en était ainsi, quel effort d'amour se dépenserait en pure perte! Si le désir n'attirait point le désir, comment expliquerait-on que si souvent, parmi des millions d'êtres, chacun s'en allât justement préférer celui qui le préfère, et qui sans doute s'est trompé dans sa préférence?

On dit volontiers, dans la bourgeoisie spirituelle, que le mariage est une loterie. L'amour n'en est-il donc pas une? Que savons-nous les uns des autres, à l'heure où nous sentons que nous allons nous aimer? Bien peu de chose, trop peu de chose pour qu'il soit permis d'affirmer avec sérénité que nous avons sagement placé notre confiance et le total abandon de nous.

L'amour n'a point d'esprit critique, et c'est heureux, car celui-ci tuerait l'amour. Si nous étions capables de juger sainement ce que nous adorons, combien peu seraient adorés!

Choisir, c'est connaître : mais la nature qui, pour la force et la beauté de l'espèce, demande

le croisement des races, devait nous pousser à chercher loin de nous plutôt qu'autour de nous, dans l'inconnu plutôt que dans le connu. Il serait mauvais que le frère épousât la sœur, il ne la désirera donc point : il ne la désirera point parce qu'il la connaît trop. Trop savoir empêche l'exaltation ; la vertigineuse Chimère qui emporte les passions dans un monde d'extases n'a d'autres ailes que l'ignorance et l'oubli des exactes réalités « Passion » veut dire folie, et « choix » signifie raisonnement. Pour vraiment choisir, il faudrait juger; pour vraiment aimer, il faut ne pas juger.

Ne nous plaignons donc point de ne pas être libres!

Cet état de dépendance inconsciente est encore le meilleur auquel puisse prétendre notre misère assoiffée de bonheur.

Résignons-nous, consolons-nous les uns les autres, aidons doucement la nature à nous tromper, les uns par le moyen des autres, et tâchons d'atteindre la mort dans la croyance de posséder l'idéale communion.

Aimons, et soyons de l'espoir, quand s'épanouira en nous le fleurissant besoin d'aimer. Peut-être arrivera-t-il que l'élu s'assouplisse jusqu'à prendre la ressemblance réelle de l'idéal dont il est revêtu, et si tous les deux y parviennent, ce sera la bonne paix.

Mais s'il arrive, au contraire, qu'on secoue la fatigue des oripeaux menteurs, et qu'on jette le cri qui dissipe les charmes; s'il arrive que la nature, ignorant nos distinctions sociales et ne sachant pas comme nous que les hommes se divisent en classes, nous incite à chérir des sœurs inaccessibles; s'il arrive que l'amour, au lieu de rapprocher deux êtres pensants et qui pourraient se rendre heureux, ne leur fait sentir que davantage l'isolement moral auquel les existences humaines se trouvent condamnées : alors, plaignons-nous dans le malheur commun; pleurons sans colère; ne nous gardons pas rancune pour les erreurs et les mensonges, car en vérité l'amant n'est pas la dupe de l'amante, ni l'amante de l'amant, mais tous deux sont dupes de la Loi.

Nous rêvons trop, nous souhaitons trop : l'excès du rêve nous a valu l'exil, et c'est l'éter-

nelle misère de l'Homme, né pour être une brute et qui veut être un dieu.

— Rassure-toi, l'amour viendra ; désole-toi, il n'est pas l'idéal de bonheur que tu penses.

PREMIÈRE SOLITUDE

L'ATTENTE

ARGUMENT

Celui dont je te conte la banale aventure arrive à ce moment de la jeunesse où l'homme se croit vieux.

Il examine sa conscience et sa vie, et leur néant lui apparaît : l'infatuation de la gloire se termine à la tombe; les consolantes amitiés ont pour terme le triple adieu de la mort, du mensonge ou du départ; et les amours les plus nobles ou les plus viles s'éloignent dans un égal oubli.

Toute espérance est vaine, toute foi nous leurre : l'espérance et la foi sont pourtant nos seules amies. Il espère un espoir, il prie, il rêve de rafraîchir son âme à la source de quelque virginale tendresse, en baisant les doigts d'une fiancée inconnue dont la jeunesse saurait le rajeunir.

Il est seul.

LE TEMPLE

I

Nef de l'ombre, coupole et piliers de ténèbres,
La nuit sainte arrondit sa voûte aux arceaux lourds,
Et le mystère noir qui pend en plis funèbres
Drape sur l'horizon ses rideaux de velours.

La mer plate, la mer couleur de ciel, s'étale
Sous le dôme béant du ciel couleur de mer,
Et l'on croit voir le marbre immense d'une dalle
Où reluirait le froid éclair des clous de fer.

Au loin, pâle et sacré comme un encens qui fume,
Le brouillard bleu s'enroule autour d'un reposoir,
Et le disque argenté qui tremble sous la brume
Monte dans l'air pieux ainsi qu'un ostensoir :

Un ostensoir aux pieds des invisibles vierges,
Et l'ange de la paix, invisible et sans bruit,
Au lustre sidéral vient allumer les cierges
Qui brûlent dans le temple énorme de la nuit.

II

Les vagues, deux à deux, roulent leurs vocalises
Comme des voix d'enfants dans le chœur des églises;

Lentement, doucement, leur calmant bercement
Mêle à l'âme des vents un cantique endormant.

Leurs baisers sur le sable ont la monotonie
D'une religieuse et longue litanie.

Voix d'enfants! Voix du cœur! Les souvenirs tremblants
Bougent au fond du rêve et tendent leurs bras blancs.

La mer leur parle et les appelle au fond du rêve,
Et les voilà qui vont descendre sur la grève :

Les vains efforts, les vains désirs, les vains orgueils,
Toute la vanité des espoirs ou des deuils...

Ils racontent : la mer les console ou les blâme,
Et l'homme, étant près d'elle, est plus près de son âme.

Il lit son cœur, il va comprendre, il s'avertit,
Et devenu plus grand il se sent plus petit.

III

O Maître ! Loi suprême écrite dans l'espace !
Source des vérités que nous cherchons en vain,
Je t'implore, ô splendeur du Vrai, Verbe divin,
Toi qui demeures quand tout passe !

Maître ! Si j'ai forfait en quelque jour d'oubli,
Si j'ai souillé mon âme et failli dans ma route,
Toi qui vois quand je cherche et qui sais quand je doute,
Daigne laver mon cœur sali.

Voix de lumière, ô phare éternel de justice,
Projette ta clarté sur l'ombre du chemin,
Et s'il est vrai qu'un être a souffert par ma main,
Montre-le pour que j'en pâtisse.

Fais que nul ici-bas ne me quitte en pleurant,
Que mon âme soit forte afin qu'elle soit bonne,
Et daigne me verser la douceur qui pardonne
Et la sagesse qui comprend.

LA MAUVAISE CHANSON

Je sens l'avenir qui frissonne :
Ma vie est blanche et mon cœur pur,
Je vivrai sans nuire à personne.
— Es-tu bien sûr?

Je conduirai l'épouse blonde;
Ses yeux seront deux fleurs d'azur,
Bleuets clos aux souffles du monde.
— Es-tu bien sûr?

Puis la mort viendra, pleine et douce,
Et sans souci d'un temps futur
Mon âme ira fleurir la mousse.
— Es-tu bien sûr?

SUR UN CERCUEIL

O toi qui fus l'orgueil et la volonté forte,
Apôtre de l'exil, ascète du devoir,
Qui marchais sur la fange ou l'homme, sans les voir,
Et que des clairons d'or suivaient comme une escorte !

Dire que ton esprit meurt avec ta chair morte,
Et que de ta magie intense, du pouvoir
Qui créait de la vie et la faisait mouvoir
Rien ne reste, et que c'est tout cela qu'on emporte !

Sous ton crâne germait un monde, et j'ai pleuré
Quand j'ai vu des valets toucher ton front sacré
Et prendre dans leurs bras le temple de tes rêves.

Comme un fils, j'ai pleuré sur toi, sur ton orgueil,
Sur ton néant, ô maître, et sur nos splendeurs brèves,
J'ai pleuré sur moi-même en touchant ton cercueil.

RONDEL DE L'ADIEU

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème ;
Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime.

Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème en chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu...

VITRAIL

Jésus vêtu de rouge et Jean vêtu de bleu
Traversent des prés verts avec de nobles poses,
Et sérieux, l'enfant apôtre et l'enfant dieu
Dans un sable gris-perle enfoncent leurs pieds roses.

Le ciel mauve est rayé de pourpre et de lilas
Où des monts violets se profilent en chaîne ;
Un château fort escarpe au loin ses grands murs plats,
Et Jésus près de Jean porte sa croix de chêne.

Très graves, tous les deux descendent vers le gué;
Le petit agneau blanc qui les suit d'un pas calme
Admire un nimbe d'or à leur front fatigué,
Car Jean comme Jésus a le nimbe et la palme.

Ils vont où le divin mystère les conduit;
Mais voici que déjà le croissant de la lune
S'éclaire : ils marcheront bien avant dans la nuit,
Et Jean aide Jésus à porter sa croix brune.

— O toi qui cheminais naguère à mon côté,
Toi dont la frêle main rendait ma main si forte,
Frère élu du voyage, ô toi qui m'as quitté,
Vois-tu le ciel mourant se mirer dans l'eau morte ?

J'évoque les matins auréolés de foi,
Où bénis, et n'ayant qu'une route et qu'un rêve,
Nous partions. Mon cœur las se reposait en toi...
Regarde : le croissant de la lune se lève...

Où donc es-tu ? Mon bras va saigner sous la croix,
L'espace nu m'écoute et la nuit tombe encore.
L'ombre muette endort la terre et les cieux froids...
Je porterai ma croix tout seul, jusqu'à l'aurore.

SUR UN ÉVENTAIL

Par delà les mers d'or où s'endorment les voiles,
Dans un monde où la nuit, sur l'air silencieux,
Déroule immensément l'argent poli des cieux
Qu'illuminent d'autres étoiles;

Loin, très loin des pays où nous sommes restés,
Quand la langueur de vivre engourdira votre âme,
Et quand les nuits de braise après les jours de flamme
Vous feront d'éternels étés :

Alors, souvenez-vous de l'époque passée,
Et puisse l'éventail que vos mains berceront
D'un grand souffle amical caresser votre front,
Votre front et votre pensée.

LE BROUILLARD

Du ciel bas, un brouillard tombe, et la ville entière
Dans cette nuit diurne est comme un cimetière
Silencieux, vague, blafard ;
Du ciel jaune, un brouillard verdâtre, un brouillard tombe,
Tombe, et chaque maison a l'air d'être une tombe
Qui s'exile au fond du brouillard.

L'espace se diffond dans un trouble morose,
Et tout est loin de tout, la chose de la chose,
L'homme de l'homme, et moi de moi :
Le brouillard vert, dans les perspectives décrues,
Entasse pesamment sur la torpeur des rues
Ses larges suaires d'effroi.

C'est le temps de mourir, et l'on meurt; et la porte
Où ne passeront plus les défunts qu'on emporte
S'ouvre devant le corbillard;
Et la porte regarde entrer dans les ténèbres
Ces morts et ces vivants dont les ombres funèbres
S'ensevelissent de brouillard.

Seuls dans les logis clos, les vieillards blancs d'années,
Penchés vers le manteau des roses cheminées,
Écoutent descendre vers eux
L'écho des glas lointains qui s'obstine à descendre,
Vague, sourd, et qui vient s'assoupir sur la cendre
Avec des sanglots paresseux.

O moribonds! Comment osons-nous vivre encore?
J'entends se lamenter les douleurs que j'ignore;
La mort tinte en nous réclamant.
Voici l'heure! Quittons la vie où nous passâmes!
L'immense solitude éparse dans nos âmes
Pleure pour éternellement.

RONDEL DU TEMPS PASSÉ

Je suis donc déjà bien vieux, bien vieux,
Pour ainsi regarder en arrière,
Pour ainsi regretter la prière
Et l'amour dont j'honorais les dieux?

Qu'ai-je encore à parcourir des yeux
Les rubans usés de ma carrière?
Je suis donc déjà bien vieux, bien vieux,
Pour ainsi regarder en arrière?

L'aimerais-je et me vaudrait-il mieux,
Ce chemin de fougue aventurière,
Si le temps n'eût fermé la barrière?
Les cieux morts sont les plus beaux des cieux!
Je suis donc déjà bien vieux, bien vieux...

SONNETS DE FEMMES

I

L'IMPOSSIBLE

Quand un brouillard d'automne écrase l'eau dormante
Et traîne dans la nuit sur les ravins mouillés,
Je crois revivre aux soirs des baisers oubliés
Par moi qui fus l'amant et toi qui fus l'amante.

Le mur gris de lichen, le fossé vert de menthe,
La brèche, le grand parc et le porche à piliers,
Je les revois; j'entends les deux chiens réveillés,
Et le cri du crapaud lointain qui se lamente.

Puis, tu parais, craintive et frileuse, et tu viens,
Je t'apaise, et tu mets des baisers dans les miens,
Et la lune descend vers l'aube, et l'heure est prompte.

Beaux temps! L'espoir ouvrait les temps qu'il va fermer,
Et nous avons risqué, moi la mort, toi la honte,
Pour l'amour de l'amour sans pouvoir nous aimer.

II

L'ÉLUE

Je rêvais d'un amour caressant et vorace,
Affamé de chair vive, assoiffé de sang frais,
Jeune et fauve, exhalant la senteur des forêts,
Un rouge amour qui fait crier ce qu'il embrasse.

Alors, souple, féline et laissant sur ta trace
L'éblouissant parfum du corps que j'implorais,
Comme un vaisseau fleuri qui berce ses agrès,
Tu vins : toute ma race a reconnu ta race.

Et tu passas, et sans me voir, et je t'aimais,
Toi la promise, et tu disparus pour jamais,
Poursuivant ton destin vers les baisers d'un autre.

Un double vœu m'avait conduit sur ton chemin;
Ma vie était la tienne et ton bonheur le nôtre :
Je ne te verrai plus et j'oublierai, demain.

III

LE MONSTRE

Monstre divin, splendeur du vice, idole sombre,
Beau sphinx hiératique aux froideurs de statue !
Ton appel nous fascine et ton baiser nous tue,
Et tes larges yeux clairs nous versent des lacs d'ombre.

Toi, Moloch et Circé ! Toi, la Goule éternelle,
La brute qui s'assied sur le trône des rêves !
Gouffre d'amour, ta soif se gorge de nos sèves,
Et nos plus fiers espoirs se résorbent en elle !

On t'aime ! — C'est nos cœurs qu'il faut à son envie :
Elle est la fleur de mort éclose sur la vie,
Le triomphe sanglant de la Chair sur l'Idée...

On t'aime ! — Car elle est superbe autant qu'infâme,
Et laisse à tout jamais, en qui l'a possédée,
Le désir de son corps et l'effroi de son âme.

IV

LA SŒUR

Printemps, ô parc en fleurs, fleur que nul n'a blessée,
Ma petite âme, errante et candide stupeur,
Chante encor : ta chanson qui n'a rien de trompeur
Ressemble au long babil d'une source pressée.

Comme un clair paysage après la traversée,
Tu reposes de la tempête et du labeur,
Et tes bras dans lesquels on peut dormir sans peur
Sont des jardins d'oublis où meurt toute pensée.

Oh, le frais oreiller pour assoupir l'ennui !
Quand je suis près de toi, mon cœur est loin de lui,
Et tes phrases d'oiseaux épouvantent les rêves.

Chante encor : j'oublierai mon néant par le tien,
Dans le charme paisible et les musiques brèves
De ta petite voix qui parle et ne dit rien.

V

L'ÉNIGME

La longue dame en deuil qui passe loin du bruit,
Celle dont le front blanc se voile de mystère
Et dont la bouche pâle est savante à se taire,
Celle qui ne voit rien des hommes, et qu'on fuit.

Qui va d'un pas égal où son dieu la conduit
Sans honorer d'un mot les hasards de la terre,
Qui fait le vent plus grave et l'ombre plus austère,
S'arrêta près du fleuve et parla dans la nuit :

— « Prêtresse de l'énigme et fille du mystère,
« Je garde sous le ciel les secrets qu'il veut taire
« Et je sais l'avenir comme un fait accompli.

« Mais j'ai fermé mon âme aux espoirs de la terre,
« Et seule, sans désirs, j'endors mon cœur austère
« Dans l'orgueil du silence et la paix de l'oubli. »

VI

L'ESCLAVE

Bête d'amour, es-tu la sœur, es-tu l'esclave ?
Brute aux flancs lumineux, femelle aux larges reins,
Bloc d'ennui, dans le flux onduleux de tes crins
Ton corps désespérant roule comme une épave.

Esclave et reine, ô toi l'essor, et toi l'entrave !
Toi, source des douleurs et tombeau des chagrins,
Toi que l'homme doit fuir à l'heure où tu l'étreins,
Toi le baiser qui souille et toi l'amour qui lave !

Dire qu'un vaste esprit pourra sortir de toi,
Et que le Rêve, aïeul des dieux, le Rêve-roi,
Va germer de ta chair stupide, sur le monde !

Dors donc, toi qui fais vivre, et mourir, et penser !
Dors, et j'humilierai mon front vers ta peau blonde
Qui ne comprendra pas l'honneur de mon baiser.

VII

L'INVINCIBLE

Femme, à qui ton destin donna tant et si peu !
Laisse notre défaite insulter ta victoire,
Et trône, en écoutant monter contre ta gloire
L'impuissante clameur de notre désaveu !

Règne ! C'est toi l'asile unique, et le seul vœu :
C'est toi le Léthé pâle où nos douleurs vont boire,
C'est toi le but, c'est toi l'aube après la nuit noire,
Et c'est pour toi que l'homme a rêvé d'être un dieu !

Nous pouvons blasphémer, railler, et te maudire,
Renier, tout sanglants encor, notre martyre,
Et devant ton néant raidir nos deux genoux :

Tu n'as qu'à soulever un pan des toiles blanches
Pour que notre raison s'échappe hors de nous
Comme un vol effrayé d'oiseaux parmi les branches !

SŒURS DE DEMAIN

Sœurs de demain, ô vous que je ne connais pas,
Roses de l'avenir qui fleurissez là-bas
Pour être le parfum des tendresses futures !
Vous en qui renaîtront ma joie et mes tortures
Et qui me peuplerez le ciel, et qui serez
Le renouveau d'espoir aux temps désespérés ;
Vous que j'aimerai tant et que je cherche encore,
Chères ombres, la nuit qui deviendra l'aurore,
C'est vous, et je salue en vous les jours promis.

Voix claires, rires frais, ennemis, puis amis,
Un songe, et je ne sais ni vos noms ni vos âges :

Mais mon impatience a vu dans les présages
Un trésor de chagrins payant des bonheurs fous,
Et quand je suis trop seul je me console en vous,
Douces reines, beautés plus belles que les autres,
Et je ferme mes yeux pour deviner les vôtres.

MAIA

Maïa ! Toute-puissante illusion ! Déesse !
Magique créatrice et subtile maîtresse
Des formes qui n'existent pas !
Toi qui sais nous cacher le ciel couvert d'orages
Pour nous montrer au loin le pays des mirages
Dont le charme exhorte nos pas !

Je t'implore à genoux, absolvante chimère !
Si la vie est parfois moins âpre et moins amère,
C'est à toi que nous le devons :
Tu tiens le sablier des heures qui sont bonnes,
O sagesse de la folie, et tu nous donnes
L'oubli du peu que nous savons !

Leurre-nous! Rien n'est vrai des vérités humaines
Sinon toi qui nous mens toujours, et qui nous mènes
Vers d'impossibles oasis!
Reine de toute foi, mère de toute ivresse,
Ton verbe rend l'espoir aux âmes en détresse
Et réchauffe nos vœux transis!

Sainteté de l'erreur! Beauté toujours féconde!
Tu marches à travers l'obscurité du monde
En levant l'unique flambeau :
Notre effort égaré dans les fanges funèbres
Voit le feu de ta gloire éclairer nos ténèbres
Jusque par delà le tombeau.

O Rédemptrice! A ceux que leur misère écrase
Ta voix donne les dieux et la prochaine extase
De tes consolants paradis :
Tous les siècles ont bu le lait de tes promesses,
Et par l'eau du baptême ou par le vin des messes
Tu verses la grâce aux maudits!

Viens donc mentir encore à ceux qui voudraient vivre !
Mets sur nos yeux lassés le bandeau qui délivre
De la navrante vérité !
C'est par toi qu'on peut croire et c'est par toi qu'on aime :
Daigne éternellement affranchir de lui-même
Le vieux cœur de l'humanité !

Ouvre-nous l'infini des rêves illusoires !
Ravis-nous en dehors de nos propres mémoires
Dans tous les mythes de ton ciel !
Emporte nos désirs et berce-les ensemble :
Nous attendrons en toi la mort qui te ressemble
Et qui doit guérir du réel !

LA SIRÈNE

L'Espérance est une sirène
Qui chante au milieu des rochers :
L'île d'amour que vous cherchez
A la douleur pour souveraine.

C'est la douleur qui vous entraîne
Plus que la soif des beaux péchés :
L'Espérance est une sirène
Qui chante au milieu des rochers.

Et le flot défend qu'on reprenne
Le blanc cadavre des nochers
Qui sont morts pour s'être penchés
Vers les musiques qu'elle égrène :
L'Espérance est une sirène.

PRIÈRE DU SOIR

— Étoile du berger, fleur des cieux, lys de flamme,
Chère étoile d'amour, de douceur et d'espoir,
Laisse monter vers toi les hymnes de mon âme
Ainsi qu'un angélus monte dans l'or du soir...

— Les champs sont recueillis et le lac se repose :
Lente, et moins lentement, du haut des coteaux blonds
La chaste paix descend les pentes d'ombre rose
Vers la sérénité mystique des vallons.

— Étoile du berger, fleur des cieux, lys de flamme,
Toi qui fleuris, toi qui souris, toi qui guéris,
Laisse monter vers toi les hymnes de mon âme
Qui s'apaise aux baisers paisibles du vent gris...

— Le clocher du hameau baigne sa silhouette
Dans les vapeurs de perle où s'endorment les bois :
C'est l'heure sans péché que chantait l'alouette ;
La terre a du silence et le ciel a des voix.

— C'est l'heure d'être pur et calmé, l'heure brève.
Chère étoile d'amour, de douceur et d'espoir,
Laisse monter vers toi ma prière et mon rêve,
Ainsi que l'angélus monte dans l'air du soir.

LA FIANCÉE

Dans la paix de son lit d'azur, aux clous d'étoiles,
La nuit sommeille, et vers sa chasteté sans voiles
La senteur des prés verts et des blés jaunissants
Monte avec des frissons pieux, comme l'encens
D'un large encensoir d'or incrusté d'émeraudes :
Les étangs assoupis ont des haleines chaudes
Qui vaguent sur les joncs ou glissent vers les bois.
L'immense plaine ondule en écoutant la voix
Des trembles obstinés qui jasent, feuille à feuille :
La terre, au loin, feignant de dormir, se recueille
Comme une amante heureuse et lasse, jusqu'au jour,
Et le silence attend le réveil de l'amour.

Oh, que le ciel est vaste et que mon âme est nue !

Tout seul! Et la voici revenir, l'inconnue!
Je l'évoque, j'approche, et je lui tends les mains.
— « Nous nous sommes longtemps cherchés par les chemins
« Mais je te reconnais à force de t'attendre... »

C'est la sœur éternelle, une sœur calme et tendre,
Prise comme Éloa de pitié pour le mal,
Une enfant presque femme, un ange matinal
Qui m'a donné son cœur sans en vouloir rien dire,
Et qui, dans la candeur de son chaste martyre,
S'éveille à l'angélus en priant Dieu pour moi.
Elle est faite d'espoir, d'ignorance et de foi,
Et toute blanche, avec des yeux qui vont éclore :
Elle tâche à souffrir et ne sait pas encore;
Elle est grave toujours, elle est triste souvent;
Elle parle au nuage et se confesse au vent,
Aime tout, vient vers tous, sourit dès qu'on la nomme,
Croit voir dans l'avenir, mais ne voit rien de l'homme,
Et ses vœux sont pareils à des vers de chansons...

— O douce fleur, bleuet des prochaines moissons,
Lys encor sans parfum, rose à peine rosée,
Est-ce pour moi que tu frémis sous la rosée?
Est-ce moi qui viendrai, dans un soir estival,
Pour te chercher parmi les autres fleurs du val,
Et te cueillir d'un doigt pieux, fleur de ma vie?
Où donc es-tu? Ta grâce est ma suprême envie
Et ta vertu d'enfant rajeunit ma vertu :
Où donc es-tu? De par le monde, existes-tu?
Existes-tu? Je t'aime et j'attends, quand peut-être
Tu n'es pas née encore et ne dois jamais naître!
Mais mon cœur te bénit de pouvoir le bénir,
Et dardant mon regard au fond de l'avenir
Je t'appelle, et parfois j'entends que tu m'appelles,
Moi qui pleure tout seul quand les nuits sont trop belles.

VILLANELLE DES TEMPS PROCHAINS

Qui vais-je aimer? La vie est brève.
Le Dieu d'amour est en chemin
Et traîne un rêve après un rêve.

Le Dieu d'amour vient par la grève,
Coiffé de myrte et de jasmin.
Qui vais-je aimer? La vie est brève.

Il marche sans terme et sans trêve,
Menant des femmes par la main,
Et traîne un rêve après un rêve.

Elles suivent, les filles d'Ève,
En criant vers l'espoir humain :
— « Qui vais-je aimer ? La vie est brève ! »

Je cherche celle qui se lève
Pour bercer mon cœur de demain,
Et traîne un rêve après un rêve :

Qui vais-je aimer ? La vie est brève...

DEUXIÈME SOLITUDE

L'ADORATION

ARGUMENT

Ainsi prêt à l'amour, il attend, et soudain, il comprend qu'il aime : pour sa douleur, sans doute, car celle qu'il dut involontairement choisir est trop haut pour l'apercevoir. N'importe! Il s'extasie dans la gloire d'aimer, s'abîme dans un culte, roule dans un vertige, et, fou de sa nouvelle ivresse, ne se reconnaît plus en lui-même.

Il chante l'adorée en de longues litanies qu'elle n'entendra point : il est seul, mais sa solitude maintenant lui est douce, car il la peuple d'une idée, et, jour et nuit, l'absente l'accompagne. Elle vit en lui, il vit par elle : il l'a revêtue de tous les charmes souhaités, et ce n'est plus une femme ou une enfant, mais l'idole dont il devient le prêtre agenouillé, et qu'il ne faudra pas flétrir.

Parce qu'il n'a point la richesse qui permettrait d'aller vers elle, il l'adore de loin, attentif à ses gestes, réjoui de ses plaisirs, navré de ses tristesses, toujours seul.

Mais le mal se prolonge, et voilà que dans l'exil des mois son orgueil et son humilité s'impatientent l'un l'autre, et son angoisse se révolte. Vivons! Puisque celle-ci n'entendra rien, que ne va-t-il vers d'autres? Maintes fois il l'essaye, et toujours il revient à celle qu'il ne veut espérer ni prier.

En d'autres temps, il l'eût prise; mais les lois du monde ayant mis entre eux le mur d'or, la fiancée de son rêve sera l'épouse d'un passant.

Un soir pourtant, il parle; et pour un sourire, il va se croire aimé.

Alors voici venir le prétendant acceptable : il est pourvu d'aïeux ou de richesses, il emmène la jeune fille, et celui dont je te conte l'aventure, mêlé dans la foule, assiste aux fêtes nuptiales.

Il part, emportant sa tristesse, et va demander

une guérison à la nature qui le berce, le calme, le caresse. Il redescend en lui.

Il est seul, et tâche à consoler cet exil de la vie réelle en cet exil de la pensée, l'art.

MARCHE RELIGIEUSE

Tandis que vos doigts blancs rêvaient, distrait et lents,
J'ai rêvé, j'ai rêvé par vos doigts lents et blancs.

Ils erraient de langueur sur les lames d'ivoire,
Chantant un air qui chante encor dans ma mémoire.

Ils m'appelaient, et s'en allaient, lents et distraits,
Et leur murmure a dit que je vous adorais.

Doux comme un angélus que le soir berce et porte,
Il a dit que la paix de mon âme était morte.

Long comme un angélus dans le soir qui s'endort,
Il a dit que l'orgueil de mon âme était mort.

La paix, l'orgueil ! Mes fleurs de deuil ! Mon cœur s'effeuille
J'ai su vouloir. Mon cœur ne veut plus que je veuille.

Je reviens seul. J'ai tout perdu, par les chemins,
Les chemins d'harmonie où m'ont guidé vos mains.

Je suis revenu seul des chemins d'harmonie,
Et moi qui vais souffrir par vous, je t'ai bénie.

ROMANCE

Il faudra souffrir de l'avoir choisie,
La vierge au beau rire, au rire attristant,
La dame d'orgueil et de fantaisie
Qui m'ignore tant.

Mais l'amour d'aimer suffit à ma joie,
Et dût ce bonheur n'avoir qu'un instant,
Pourvu qu'elle parle et que je la voie,
Mon rêve est content.

Comme un prisonnier qui baise ses chaînes,
Mon cœur se complaît aux maux qu'il attend,
Et presque joyeux des douleurs prochaines,
Les berce en chantant.

AMOUR !

J'aime! Je vois! L'amour illumine l'espace.
Hors du lieu qui demeure et de l'instant qui passe,
Mon être extasié s'épanouit vers Dieu.
Un rayon d'infini descend dans mes prunelles,
Et Celui qui commande aux forces éternelles
    Parle dans la broussaille en feu !

J'aime tout ce qui vit, depuis l'heure où je t'aime.
L'aurore, sur mon cœur, coule comme un baptême,
Et mon cœur est à tous depuis qu'il est à toi.
Amour ! Fin de l'exil ! Évasion sublime !
Voilà que mon esprit plane de cime en cime
    Et que mon âme sort de moi !

Amour ! Des chants d'azur passent dans l'air limpide ;
Le rideau défendu se lève au bord du vide :
C'est la minute sainte et les cieux sont ouverts !
Amour ! Et je m'en vais en marchant sur les nues,
Et le révélateur des Normes inconnues,
L'amour, m'a conquis l'univers.

Je suis maître des nuits et frère des étoiles.
Comme un vaisseau qui glisse en balançant ses voiles,
Je vogue sur l'immense et fuis dans le divin.
L'heure n'existe plus, la distance est un mythe ;
Ma science est sans borne et mon droit sans limite,
Comme ma tendresse est sans fin !

Amour ! O triomphal amour ! Gloire de vivre !
C'est le vin de puissance et mon cœur en est ivre ;
C'est le trou de lumière au mur de la prison ;
C'est la communion totale avec les mondes,
Et le jeune soleil des volontés fécondes
Qui remonte sur l'horizon.

C'est l'éclair d'absolu qui traverse la brume ;
C'est le flambeau du vrai qui tremble et qui s'allume,
Éblouissant la vie et réveillant la foi ;
C'est la splendeur du verbe et l'aube du mystère !
— Enfant, ce n'est plus toi que j'aime, c'est la terre,
Et tout m'appartient, hormis toi !

VERTIGE

La lune fuit : sa nef d'argent
Poursuit le cycle des voyages,
Et sa proue au reflet changeant,
Émergeant et se submergeant,
Monte, tangue, et glisse en nageant
Dans des banquises de nuages.

La terre court, monstre sans yeux
Qui roule ses lourdes épaules
En ronflant dans l'air spacieux ;
Et comme un char sur ses essieux
Elle oscille à travers les cieux,
Sur l'axe trébuchant des pôles.

Les astres vont, ils vont, ils vont,
Fous d'infini, trouant leurs voiles,
Blancs, radieux, en foule, en rond,
Ivres de la clarté qu'ils font,
Ils s'en vont dans l'azur sans fond...
— Si je tombais dans les étoiles !

SOLEIL COUCHANT

Soir, automne du jour, râle de la lumière,
Lassitude du ciel, aube de l'incertain !
Le soleil se revêt de sa splendeur première
Et reprend pour mourir les couleurs du matin.

Le beau soleil vivant s'en va vers d'autres mondes:
Auréolé de sang divin, le dieu mortel
Se fait en souriant des funérailles blondes
Où l'or de sa jeunesse éclabousse l'autel.

Le beau soleil fécond sait mourir dans la joie :
Le salut qu'il accorde à son passé d'un jour
Semble un autre orient où l'avenir rougeoie,
Et son suprême adieu n'est qu'un baiser d'amour.

Le beau soleil ressemble à mon cœur qui t'adore,
A ce cœur vespéral et que tu rajeunis,
Ce cœur grave, ébloui de sa nouvelle aurore
Où les voix du matin chantent au bord des nids.

L'ALOUETTE

Dans le ciel éperdument bleu,
L'alouette monte éperdue,
Ivre d'azur, ivre de feu,
Ivre de la splendeur immense qu'elle a bue.

Elle plane et d'un autre essor
S'enfuit plus haut dans l'air plus libre :
C'est une étoile d'ombre et d'or
Qui chante et vibre.

C'est une étoile de frissons
Qui rentre au pays des lumières ;
Elle monte et les horizons
S'élargissent autour des plaines coutumières.

Vers l'inconnu, vers l'infini,
Plus haut qu'hier, plus haut encore,
Pour découvrir le point béni
D'où naît l'aurore !

Les champs, le fleuve et la forêt,
Tout se fond sous l'air qui s'embrase :
Elle s'engouffre et disparaît
Dans l'éblouissement du rêve et de l'extase.

MÉTAMORPHOSE

Comme un voyageur las, mon orgueil s'est couché
Et dort près du chemin dans les fossés du doute :
Depuis que cette enfant a passé sur ma route,
Je ne me souviens plus vers quoi j'ai tant marché.

Tout mon passé m'exile et mes dieux sont en cendre;
Rien n'est resté debout du cœur qui fut le mien,
Et dans le cœur récent, je ne retrouve rien
Des rêves que mon rêve aimait y voir descendre.

Je suis mort et je nais ; c'est un baptême en deuil ;
Lazare ressuscite et son linceul le glace :
C'est un être nouveau qui se dresse à ma place,
Et je suis un berceau posé sur un cercueil.

Je suis un étranger qui vient, et me convie ;
Un moi nouveau regarde en moi, silencieux ;
Je ne reconnais plus mon âme dans mes yeux,
Et mon âme s'étonne à contempler ma vie.

Je ne sais plus, je ne vois plus :
  Mon âme est trouble
Et j'ai les vœux irrésolus
  D'un être double.

Meilleur et pire qu'autrefois,
  J'aime et déteste ;
La voix d'enfer se mêle aux voix
  D'un chant céleste.

Je vais, je viens, de l'antre au nid,
  Du ciel au gouffre ;
Mon cœur se lamente et bénit
  Les maux qu'il souffre.

Je vais, je viens, sans savoir où,
  Comme un homme ivre,
Et je meurs du désespoir fou
  Qui me fait vivre.

Mon calme a peur, ma fièvre a froid,
  Et quand j'écoute
S'assoupir mon doute qui croit,
  Mon espoir doute.

Tout un essaim d'âpres douleurs
  Sort de ma joie,
Et mon extase naît des pleurs
  Où je la noie.

Inconscient et tour à tour
  Joyeux ou sombre,
Je recherche l'ombre et le jour,
  Le jour et l'ombre.

Lassé de tout, du mal, du bien,
  Et de moi-même,
J'aime tout et je n'aime rien
  De ce que j'aime.

Mais si, changeant à chaque instant,
  Je pleure et chante,
C'est pour te ressembler d'autant,
  Douce méchante !

SA CHAMBRE

Des murs tendus de lin, frais et couleur d'alberge,
Où sont peints des bleuets mêlés à des épis;
Un bénitier d'argent incrusté de lapis,
Et la couche qui dort sous ses voiles de serge...

Un jour pieux, semblable à la clarté d'un cierge,
Glisse des rideaux blonds et meurt sur les tapis;
L'odeur lente qui sort des sachets assoupis
Embaume de pudeur la chambre de la vierge.

— Prenez ce livre, où sont les rêves de mon cœur,
Et vous les porterez dans l'ombre et la langueur
De l'asile mystique où s'exhalent les vôtres :

Je saurai qu'ils sont là, sous les rideaux fermés,
Que leur parfum mourant se mêle à tous les autres,
Et qu'un peu de mon âme habite où vous dormez.

SON IMAGE

Au temps où l'art ému ne peignait que des âmes,
Où l'homme procréait des dieux,
Un rêveur qui cherchait son rêve entre les femmes
Conçut ton sourire et tes yeux.

Et, dans le double amour du ciel et de la terre,
Mariant son rêve à sa foi,
La Madone à Vénus, Nazareth à Cythère,
Il dressa l'image de Toi.

Blanche, alors, tu surgis sous le pinceau du maître,
En semant des fleurs sur tes pas,
Ame avant d'être chair, vivante avant de naître,
Toi qui fus quand tu n'étais pas...

Mais les siècles passaient et mouraient de t'attendre :
Le pur idéal se voila ;
Et quand tout fut perdu, toi qui devais tout rendre,
Tu vins et tu dis : « Me voilà ».

SON OMBRE

Quand ton ombre choisit mon front pour s'y poser,
Je bois le vent de sa caresse aérienne,
Un baiser diaphane, une aile de baiser,
Frisson de toi, ta vie est au bord de la mienne !

Je la sens : elle bouge et s'endort tour à tour,
M'environne et s'en va, revient et me pénètre,
M'enveloppant d'espoir et m'imprégnant d'amour :
C'est le bain de prière où nage tout mon être !

Elle est le temple, et c'est la fraîcheur du saint lieu ;
Je m'agenouille en elle et mon exil y pleure :
Tel un prêtre qui prie à l'ombre de son dieu
Et qui se sent moins seul quand cette ombre l'effleure.

Je retrempe mes vœux, ma tristesse et ma foi
Dans la communion de sa majesté sombre :
Et voici par degrés que tu descends vers moi,
Et ton être conquis s'incarne dans ton ombre.

Elle apporte ton âme, elle revêt ta chair :
Elle est vivante, elle est palpable, elle est toi-même,
Et ce qu'elle a frôlé me devient presque cher
A cause d'un baiser dont j'emporte l'emblème.

SES YEUX

Celle que j'aime a des yeux de vierge,
De l'or qui dort, de l'ombre qui luit :
On croirait voir la flamme d'un cierge
Dans la chapelle où tremble la nuit.

On croirait voir un vitrail mystique
Où l'aube chaste allume des fleurs,
Et qui promène aux murs du portique
Sa mosaïque aux vives couleurs.

Son regard d'ange éclaire les choses
D'une lueur qui les fait aimer :
L'air qu'il caresse est peuplé de roses
Où mon amour se vient parfumer.

Lorsqu'un reflet de sa longue flamme
Daigne effleurer mon front abattu,
Je sens frémir au fond de mon âme
De la lumière et de la vertu.

SES MAINS

O chaste enfant, si belle et si bonne à la fois
Que ton geste baptise et rachète notre âme
Et que ton seul regard nous rend toutes nos fois !

La flamme et l'eau, c'est toi l'eau vive et toi la flamme
Qui rafraîchis et qui réchauffes, tour à tour ;
C'est toi la manne en fleur, le philtre et le dictame.

La source de Moïse et les ondes de Zour,
C'est toi seule, et c'est toi la Jouvence du rêve
Qui répands des vertus en répandant l'amour.

Eau de grâce ! C'est toi qui fais monter la sève
Dans l'herbe qui mourait sur le bord des chemins
Et qui nous refleuris quand l'automne s'achève.

La citerne aux palmiers, la rosée aux jasmins,
C'est toi qui verses l'eau du ciel au cœur des branches,
Et quand tu m'as tendu tes deux petites mains

J'ai bu de la jeunesse au creux de tes mains blanches.

SON NOM

Ceux qui ne t'aiment pas te nomment trop souvent,
Et bien des fois mon culte a souffert de ta gloire ;
Mais je n'ai dit ton nom qu'aux oreilles du vent
Et je n'ai dévoilé mon cœur qu'à la nuit noire.

Car on a trop chanté ta grâce et ta beauté ;
Ta grâce et ta beauté sont la chanson des foules.
Tu resplendis sur tous comme les ciels d'été,
Et les passants ont droit aux roses que tu foules.

C'est pour un peuple entier que ton visage est doux,
Et chacun prend de toi ce que j'en pris moi-même ;
Ton regard, ton parfum, ta voix, tout est à tous,
Et l'on sait tout, sinon de quel amour je t'aime.

Je ne possède rien de toi, que mon secret,
Mon secret, le seul bien que nul ne me partage,
Et je veux le garder, car mon amour croirait,
En avouant ton nom, te perdre davantage.

SA NUQUE

Avec une indolence harmonieuse, elle a,
Très doucement, penché sa fine tête brune :
Cheveux couleur de nuit, derme couleur de lune,
Et sa nuque, sous les frisons, se révéla.

Pâleur frêle et terrible en sa paix ! Le voilà,
Le gouffre trop profond, sans pitié ni rancune,
Où mon rêve hagard doit guetter sa fortune
Comme un marin perdu sur les eaux de Scylla !

O nuque blanche et noire, éblouissante et sombre,
Abîme d'inconnu, fait de lumière et d'ombre,
Mon amour affolé nage en tes flots houleux.

Tu sembles une mer d'énigme, blanche et noire,
Qui roule sous la nuit avec des reflets bleus
Et meurt en moutonnant sur des grèves d'ivoire !

LITANIE

Rêve, Réalité faite de tous les rêves,
Océan d'harmonie où se bercent nos âmes,
Hymne vivant, plus doux que la chanson des grèves
Que l'on entend du large au roulis bleu des lames !

Oh, ta voix ! — On dirait que les mots vont éclore,
Fleurs d'argent dans les fleurs de tes lèvres décloses,
Et l'on songe qu'un vent de mai, qu'un vent d'aurore
Passe sous des bosquets en balançant des roses...

Oh, ton geste ! — J'ai vu dans tes poses incanes
Des tigres de velours glisser sous le soir pâle ;
Des couples de serpents ondulaient dans les cannes,
Et des jonques nageaient sur des golfes d'opale.

Oh, tes yeux ! — Le ciel clair de tes vastes prunelles
Évoque la splendeur des longues nuits d'Asie,
Et tous les dieux humains semblent revivre en elles,
Dans un vibrant azur stellé de poésie.

Ton regard fait qu'on aime et ta voix fait qu'on prie ;
Ta voix et ton regard sont des jardins d'extases,
Et c'est toi l'oasis, et c'est toi la patrie,
Le phare sur les mers et le lys sur les vases !

O Notre Dame ! O Toi ! Source d'où l'art s'épanche !
Reine de tout un monde, essor de tout un âge,
Tu t'élèves sur nous comme une église blanche
Dont la flèche aux coins d'or monte dans un nuage…

En Toi, nous adorons le meilleur de nous-mêmes,
En Toi seule, qui rends nos ivresses moins brèves,
En Toi, miroir du beau, mère et sœur des poèmes,
Rêve, Réalité faite de tous nos rêves !

LA FONTAINE AUX MOUSSES

Les velours chatoyants de la fontaine aux mousses
Déroulent leurs plis frais dans l'ombre des rochers,
Brodés d'or vert, lamés de frissons gris, brochés,
Bleutés par l'air humide ou teints de lueurs rousses.

L'eau jase ; les genêts éclatent dans leurs gousses ;
Des sifflements d'oiseaux sortent des nids cachés :
Et l'Océan mugit vers ces jardins penchés,
Mêlant sa voix terrible au concert des voix douces.

Printemps, été, la source heureuse se fleurit,
Cause, lisse les rocs, baise l'herbe, et sourit
Aux clameurs de la mer douloureuse et méchante.

O musique ! je crois entendre en ton babil
La petite chanson de mon amour qui chante
Au bord du gouffre rauque où grondait mon exil.

LE PÈLERIN

Le plus parfait amour est fait de solitude,
Et toute sa richesse est dans sa pauvreté :
C'est le Pèlerin blanc qui va sans lassitude
Dans un manteau de chasteté.

On le plaint; son exil vaut pourtant mieux qu'un trône,
Car l'œil de son esprit regarde par delà;
Lorsqu'il a faim d'espoir et qu'il quète une aumône,
Moins on lui donne, plus il a.

Il marche sous la pluie et s'assied dans la neige,
Réchauffant son cœur pur d'un rêve surhumain,
Et les Elfes soigneux qui lui font un cortège
Mettent des fleurs à son chemin.

Loin du peuple, il s'endort, le soir, sur la montagne
Pour entendre chanter, entre le monde et Dieu,
Des songes que le chœur des anges accompagne
Sur des harpes d'or et de feu.

Et lui, le mendiant qui rôdait par les rues,
L'expatrié, devient un mage tout-puissant :
C'est le maître ; il commande aux formes apparues,
Il appelle et le ciel descend.

Il ordonne aux esprits de remuer la terre,
Et dicte son caprice à l'espace ébloui ;
L'immensité se fait esclave et tributaire
Du talisman qu'il porte en lui.

Il lève la main droite et parle à son armée :
— « Qu'on dresse un palais d'or incrusté de rubis,
« Et qu'on amène à moi l'unique bien-aimée,
« Dans la minute où je le dis. »

Et la voici qui passe et qui demande asile :
— « Nous nous sommes tous deux bien longtemps attendu
Et la voici qui vient, languissante et docile,
Dans un triomphe de vertus.

Elle n'est plus la femme au sourire frivole
Dont l'amour se reprend pour nous être plus cher :
Elle est l'idée, elle est le culte, elle est l'idole,
Et le verbe qui se fait chair !

C'est son mythe tangible et l'enfant de ses larmes,
C'est son rêve vivant, c'est son œuvre et son bien,
C'est lui, c'est la Minerve auguste et tout en armes
Qui sort du front olympien !

C'est lui-même, sa chair pétrie avec son âme,
Et lorsqu'il tend ses bras, ses lèvres et son cœur,
C'est toute la beauté du monde qui se pâme
Sous les baisers d'un dieu vainqueur !

VESPÉRALE

Dans le soir violet et les senteurs sereines
Qu'un zéphir berce autour des bois énamourés,
Le pèlerin s'en va doucement sous les frênes.

Il va. L'argent du fleuve et le velours des prés,
Les coteaux de peluche et la route de soie
S'enveloppent au loin de frissons mordorés.

La caresse du ciel met un manteau de joie
Sur la terre, et la terre encor chaude d'amour
Se pâme de lumière et rit pour qu'on la voie.

Pour qu'on la voie heureuse et qu'on l'aime à son tour,
Elle tend au ciel nu toutes ses fleurs décloses
Et disperse vers lui tous ses baisers d'un jour.

Seul, baigné du bonheur qui plane sur les choses,
Le pèlerin s'en va tout au long des chemins,
Et parce que ses doigts ont touché tes doigts roses

Il baise dans ses mains le parfum de tes mains.

MORTELLE

Celle en qui tu mettais ton culte et ton plaisir,
O Poète, et qui fut le soleil de ton âme,
L'exclusive, vers qui se tendait ton désir,
Est morte comme une autre femme !

Elle est morte, et parmi les ossements brisés
Que le fossoyèur pousse et roule sous la pelle,
Nul ne reconnaîtrait le front ceint de baisers,
La bouche qui te fut si belle ;

Nul ne reconnaîtrait l'épouse de tes vœux,
La mystique dompteuse au sourire d'étoiles
Qui troublait tout ton cœur du vent de ses cheveux
Ou du frôlement de ses voiles;

Celle qui vit fleurir ton rêve entre ses bras
Et qui fut le berceau de ton plus cher poème,
L'idole trois fois sainte en qui tu véneras
La vie, et l'amour, et toi-même...

Morte, elle a pu mourir ! Et des ais vermoulus
Ont muré le trésor de sa chair parfumée;
Et la nature a fait le reste, et rien n'est plus...
— Je songe à vous, ma bien-aimée...

IMMORTELLE

Je songe à vous, mon âme, en passant près des tombes :
Vous, la beauté de vivre et l'orgueil de fleurir,
Déesse à qui l'Hellade eût offert ses colombes,
Et je ne comprends pas que vous puissiez mourir.

Vous êtes la splendeur totale de la vie,
La vertu des matins et le calme des soirs,
Et vos doigts fins, sous qui notre âme est asservie,
Répandent du parfum comme les encensoirs.

Mère de l'harmonie, aucun chant de fauvettes
N'est comparable à la musique de vos pas ;
Vos gestes sont des fleurs, vos rires sont des fètes,
Et vous versez l'amour que vous n'éprouvez pas.

Vous rendez, bienfaisante aux esprits comme aux choses,
La fraîcheur de naguère et l'espoir de jadis :
Vous savez rajeunir les esprits et les roses,
Et c'est auprès de vous qu'on vénère les lys.

Vous faites du printemps quand votre robe est neuve,
Vous faites de l'été lorsque vos yeux sont doux,
Et je ne comprends pas comment la terre veuve,
Quand vous n'y serez plus, pourra vivre sans vous.

LA PEUR DE MOURIR

Je redoute la mort depuis que je t'ai vue.
Mon amour n'est pourtant qu'un jardin de douleurs:
L'ombre des deuils futurs pèse à la terre nue,
Un vent de solitude a desséché les fleurs.

Les roses du baiser ni les pampres du rire
Ne daigneront jamais embaumer le jardin
Où ton indifférence a voulu me proscrire;
Mais j'ai peur de la mort plus que de ton dédain.

Dédaigne, et s'il te plaît de m'ignorer, ignore;
Alarme-moi, si ton plaisir est d'alarmer:
Malgré tout, malgré toi, toujours, quand même, encore,
J'adorerai la vie à force de t'aimer!

Car mon pouvoir commence où ton pouvoir s'achève:
Quand j'ai pleuré, la nuit descend à mon secours,
Et ma souffrance est vaine à côté de mon rêve,
Et j'ai toutes les nuits pour compenser les jours.

La vie âpre, la vie est mon humble servante,
Puisque mes soirs d'angoisse ont des sommeils joyeux:
Et si je crains la mort, c'est que je m'épouvante
De dormir sans baiser le rêve de tes yeux.

Comment t'ai-je choisie entre toutes les femmes
Pour être ma douleur et mon adieu d'amour?
Quelle puissance avait ton âme entre les âmes?

Un mélange indécis de langueur et d'humour,
Et je t'ai vue, avec tant de grâce câline,
Accrocher une fleur à tes rubans d'atour!

C'est tout ce que je sais de toi : mais je m'incline
Sous la fatalité d'adorer à jamais
Ce fantôme vêtu de soie et de maline.

Quel qu'il puisse être, il est le symbole où je mets
La somme des vertus et la fleur du poème,
Afin d'aimer en lui tous les dieux que j'aimais.

Quel qu'il puisse être, il trône au-dessus du blasphème,
Et ce que ma folie a fait de ta beauté,
Tu le demeurerais en dépit de toi-même.

Répands la nuit, c'est toi l'aurore et la clarté ;
Invente des tourments, c'est vers toi que j'aspire ;
Et passe s'il convient, c'est toi l'éternité !

Frappe ou souris : je vais saigner sous ton empire ;
Puisque me voici prêt à toutes les souleurs,
Qu'importe que tu sois, enfant, meilleure ou pire?

— Il faut toujours payer un rêve avec des pleurs.

C'est en moi que tu vis; c'est par moi que tu nais :
Je t'ai créée en moi des forces de mon âme,
Tu ne t'épanouis que si mon cœur se pâme
Et tu m'appartiens plus que si tu te donnais.

Je n'ai qu'à dire « Viens », pour que tu m'apparaisses;
Ton spectre obéissant me suit par les chemins,
Et quand ma solitude a faim de tes caresses,
Je n'ai qu'à t'appeler en tendant les deux mains.

Tu vis deux fois : tu vis en moi mieux qu'en toi-même,
Et plus haut, et plus loin des fanges, et plus haut,
Rêvant lorsque c'est l'heure ou riant lorsqu'il faut,
Et le meilleur de toi c'est encor que je t'aime.

Tu marches sur mes pas quand j'ai l'air d'être seul,
Belle sans vanités et tendre sans mensonges :
Si je mourais, c'est nous qu'on mettrait au linceul,
Et toute ta splendeur mourrait avec mes songes.

Ta voix perpétuelle habite mes oreilles,
Et les heures du temps me sont toutes pareilles,
Car tu peuples de toi mon sommeil et mes veilles.

Je vis de te sentir et mon être te sent,
Partout ensemble, ainsi qu'un philtre tout-puissant,
Frissonner dans mes nerfs et couler dans mon sang.

Ma chair, c'est toi ; tu m'as envahi fibre à fibre ;
J'ai dans toute mon âme une autre âme qui vibre,
Despotique, et plus rien de moi n'est resté libre.

Tout, c'est toi ! Nul instant n'échappe à ton pouvoir:
J'existe, mais c'est toi qui vis ; je vois sans voir;
C'est à toi que commence et finit le devoir.

C'est toi l'amour total, c'est toi le gynécée,
Terme de mes espoirs, rempart de ma pensée !
Je suis le Capitole où ta gloire est dressée.

Veuille ou ne veuille point, et viens quand tu voudras !
J'attends. Je suis si bien à toi, que tu croiras,
En dormant sur mon cœur, t'endormir dans tes bras.

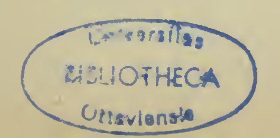
LE TRÉSOR

Tu peux vieillir, et le cours
De tes jours
Peut descendre comme un fleuve :
Demain tu retrouveras
Dans mes bras
Ta jeunesse toujours neuve.

Je cueille ta voix avant
Que le vent
Ne la prenne, et je l'emporte
Pour te rapporter ta voix
D'autrefois
Quand la chanson sera morte.

Du rire capricieux
Qu'ont tes yeux
Ma douleur s'est assouvie,
Mais je te rendrai plus tard
Le regard
Dont tu regardais la vie.

Tout mon culte a reflété
Ta beauté
Qu'il garde pour vivre en elle,
Et tu n'auras pour la voir
Au miroir
Qu'à chercher dans ma prunelle.



Hélas, il nous faudra ne jamais nous connaître :
Mon rêve adore en toi ce que je porte en moi,
Et tu pourrais tuer l'amour que tu fis naître !

Si ta divinité n'existe qu'en ma foi,
Oh, craignons de briser l'illusion du prisme :
Mon rêve adore en toi ce que je porte en moi.

Image de mon vœu, fleur de mon égoïsme,
C'est peut-être moi seul que j'aime en ta beauté :
Oh, craignons de briser l'illusion du prisme !

Craignons moins le regret d'une réalité
Que l'éternel remords d'avoir souillé nos cultes :
C'est peut-être moi seul que j'aime en ta beauté.

Laissons les dieux au ciel, sans tache et sans insultes,
S'il est vrai qu'un divin mensonge vaille mieux
Que l'éternel remords d'avoir souillé nos cultes.

Dans la sérénité du ciel, laissons les dieux !
Pour toi qui fus l'idole et moi qui fus le prêtre,
S'il est vrai qu'un divin mensonge vaille mieux,

Hélas, il nous faudra ne jamais nous connaître.

EXTASE

Le vaste étalement de la mer presque noire
Envahit de son deuil l'horizon spacieux,
Et bercé dans les bras du double promontoire
S'alanguit sous la paix des cieux.

L'azur terne est troublé de points gris et tranquilles
Qui sont des astres froids noyés dans des vapeurs,
Et leur reflet s'allonge entre les deux presqu'îles
Avec d'indicibles torpeurs.

L'ombre écrase d'ennui le gouffre où rien ne bouge;
La Voie est un nuage oublié qui s'endort,
Et le phare douteux semble une étoile rouge
Accrochée au bas du ciel mort...

— Combien je t'aime, enfant magique, et que je t'aime!
Seul heureux, dans un monde étrangement navré,
J'adore, et le chagrin du ciel m'est un blasphème
Contre le fantôme adoré.

Je t'aime tant, et d'une extase si pâmée!
Oh, oui, ce soir, je t'aime immensément, et vois
Que je ne t'ai jamais tant ou si bien aimée
En aucun des jours d'autrefois;

Et que jamais, quand même, allumée à mes fièvres,
Tu t'en viendrais vers moi, pâle et le cœur battant,
M'ouvrir entre tes bras le chemin de tes lèvres,
Je ne saurais t'aimer autant!

Le rêve est consommé ! Défends-moi ta caresse :
Car tu viens de m'offrir trop plus que ton baiser,
Et j'ai vécu l'effort surhumain d'une ivresse
    Impossible à recommencer !

ROMANCE

En l'âge de raison, traverser la folie
D'un bel amour presque enfantin,
Et revenir au temps lointain
De la jeune mélancolie !

Je te dois cette ivresse, ô toi qui n'en sais rien :
Car ta jeunesse a fait la mienne,
Mais je mourrai sans qu'il advienne
Que mon bonheur fasse le tien.

TÉNÈBRES

Lorsqu'il pleut sur les toits et que la vie est terne;
Quand l'heure, comme un loup au seuil d'une caverne,
S'arrête pour hurler contre moi, longuement;
Quand j'ai trop vu l'espoir qui ment, l'homme qui ment,
Et Dieu menteur, autant que l'espoir et que l'homme;
Trop seul, quand je suis las de dénombrer la somme
Des néants qu'il fallut pour bâtir mon orgueil;
Las du bien, las du mal, las du rire et du deuil,
Des oiseaux trop craintifs et des fleurs trop stupides,
De l'art, et des cerveaux étroits, et des cœurs vides;

Las du temps si rapide et si lent à la fois,
Las de l'ombre et du jour, du silence et des voix,
Du nuage qui passe et de l'arbre qui reste,
De tout: j'ouvre tes yeux lointains, porte céleste;
Mon âme chante une hymne à la porte des cieux,
Et tout est bon, et tout est beau, comme tes yeux!

MAGICIENNE

Le blême hiver râlait sans fin : elle est venue,
Comme une nymphe antique au seuil du bois profond,
Et voilà que, d'un coup, les nuages s'en vont
Au geste blanc de sa main nue.

Silence harmonieux des nuits ! La nuit s'endort,
Versant sa fraîcheur blonde entre les bourgeons roses,
Et le bonheur qui sort du printemps et des choses
Monte vers les étoiles d'or.

Elle, immobile et froide, au bord de sa fenêtre,
Entre la terre émue et le ciel réjoui,
Écoute mollement, du fond de son ennui,
Le nid bouger et l'herbe naître.

Elle a semé l'amour de son geste vainqueur,
Mais l'hiver qui passait est resté dans son âme ;
Et la nymphe par qui tout un monde se pâme
N'a rien su faire pour son cœur !

ROMANCE

Un cœur a battu dans mon torse,
Mais je te l'ai donné pour rien :
Tous ses vœux et toute sa force
Sont à toi, qui ne donnes rien
Du tien.

Je ne m'aime plus et je t'aime ;
Et n'existant plus que par toi
Je ne sais plus vivre en moi-même :
En sorte que je n'ai ni toi
Ni moi.

POÉSIE ASSISE

Chère, j'ai commencé pour toi bien des poèmes
Que j'achèverai tard et quand tout sera loin :
Je poserai des vers nouveaux sur de vieux thèmes,
Sans amour, mais avec un admirable soin.

Calme et rassis, comme un compilateur d'annales,
J'alignerai langueur et cœur, cœur et vainqueur,
Et les bourgeois, lisant ces choses très banales,
Diront : « Voilà des vers écrits avec le cœur. »

L'IDOLE

Ton calme infranchissable est armé de sourire ;
Ton front est comme un mur imprégné de secret,
Un mur pâle où la main céleste vient d'écrire
Des mots que nul ne comprendrait.

Sphinx adorable, ô fleur de l'énigme éternelle,
Tes yeux ont la froideur superbe des émaux,
Et sans rien voir de nous, tu couves sous ton aile
Tous les bonheurs et tous les maux.

L'ange mystérieux, si fort par sa faiblesse,
Et dont les volontés sont de ne rien vouloir,
L'ange cruel et doux qui caresse et qui blesse
Avec le même nonchaloir!

Idole aux gestes lents, reine des solitudes,
Du fond de la misère où ton œil ne voit rien,
Je t'admire, et devant tes roides attitudes,
Mon exil a pitié du tien.

Tu souffres sans savoir ta souffrance, ô statue,
Marbre de pureté, de silence et d'ennui:
La voix d'amour chantait vers ton cœur, et s'est tue
Sans avoir monté jusqu'à lui.

Tu n'entendras jamais la chanson qui console:
Tu fais de la lumière et rien ne luit pour toi;
Et lorsque je gémis vers tes fiertés d'idole,
Les dieux te plaignent plus que moi.

Je ne souffre jamais si bien qu'auprès de vous ;
Vous êtes un bourreau savant, charmeur et doux.
Mais l'avenir est long et notre âme est chétive :
Ne m'attristez pas trop s'il vous plaît que j'en vive,
Et gardons quelque angoisse aux jours non révolus.
A force de pleurer je sens que l'heure arrive
Où je voudrai souffrir et n'y parviendrai plus.

LE MAL D'AIMER

O mirage éternel de la loi qui nous leurre!
Chemin d'espoir, ayant le désespoir au bout,
Culte immense d'où sort l'universel dégoût,
Long martyre du temps qui peine à bénir l'heure!

Mysticisme charnel! Que ton vœu nous effleure
Et nos vœux les plus chers vont s'effondrer d'un coup :
Le désir d'être deux mène à l'exil de tout,
Et le rêve de joie est fait pour que l'on pleure!

Mais on va! La main douce est comme un poing de fer,
Et c'est la voix du ciel qui nous guide à l'enfer,
Et c'est la faim d'aimer qui nous gorge de haines!

L'appel des voluptés ne conduit qu'à souffrir,
Et tant qu'il reste un peu de sang au fond des veines,
L'on meurt de vouloir vivre et l'on vit de mourir!

J'aime : à quoi bon ? Je souffre : à quoi bon ? L'heure passe !
Je m'agite, et je suis l'atome dans l'espace,
Le moment dans l'éternité ;
Je crois penser, aimer, vouloir, et je m'empresse,
Et chaque angoisse, chaque effort, chaque tendresse
Me hurlent leur inanité.

Ma chair et mon esprit sont le jouet des normes :
Je marche, fou, tendant mes deux bras vers des formes
Qui n'existent pas plus que moi ;
Et toujours, et je vais, de caresse en torture,
Histrion du hasard, hochet de la nature,
Bouffon grotesque de la Loi !

Ivre, lançant des cris et secouant des armes,
Droit devant moi, masqué de rire, orné de larmes,
Je vais sans savoir où je vais :
L'heure ordonne l'amour, j'aimerai jusqu'au crime,
Et sans rien voir, je cours sur le bord d'un abîme
Vers l'égoïsme ou les forfaits!

Je vis, parce qu'il faut que l'œuvre s'accomplisse;
Je veux, et je ne suis même pas le complice
Des désirs que roule mon sang;
Je suis la chose errante, aveugle, qui se brise
Sitôt qu'elle a fini la besogne incomprise
Qu'il lui fallait faire en passant.

— Chère âme, ô ma Psyché, mon âme parfumée,
Ne t'enorgueillis pas d'être si bien aimée :
J'aime, non pas toi, mais par toi!
Car nous ne sommes rien dans notre propre vie,
Et la route d'amour qui veut être suivie
Nous conduit sans dire vers quoi.

Nous sommes le troupeau d'émigrants qui s'agite,
Les émigrants fiévreux qui vont, ici, là, vite,
Et reviennent d'un air pressé,
Bourdonnent, et jetant des mots sans les comprendre,
Font une chose, une autre, une autre, pour attendre
L'heure du départ annoncé.

SAGESSE

Que m'importe ta fantaisie
Qui me voit ou ne me voit pas,
Si tu fais fleurir sous tes pas
Tout un printemps de poésie?

Belle-de-nuit, belle-de-jour,
Que m'importe ta quiétude?
J'ai pris le meilleur de l'amour,
La tristesse et la solitude.

Et le mal dont je vais guérir
Me vaut mieux qu'un baiser de femme,
Puisque j'ai rajeuni mon âme
Dans la volupté de souffrir.

LE MIROIR

L'odeur de vous flottait dans l'air silencieux :
J'ai vu la chambre vide et la table laissée,
Le livre où palpitait encor votre pensée,
Le miroir qui luisait comme un morceau des cieux ;
Alors, seul, je me suis incliné vers ces choses,
Et j'ai pieusement, de mes deux lèvres closes,
Baisé sur le miroir la place de vos yeux.

Je n'ai point le désir de ta chair vénérable
Et nulle femme encor ne m'a troublé si peu :
Je t'aime avec stupeur, comme on adore un dieu ;
Tu m'apparais dans un mystère inexorable.

Je suis loin : j'aurais honte à vivre devant toi,
Et je ne saurais pas dormir sur ton épaule ;
J'ai peur : tu es la neige et la glace du pôle,
Quelque chose de blanc qui me remplit d'effroi.

Est-ce bien toi que j'aime et pour moi que je t'aime ?
J'attends, mais je n'attends de toi ni mal ni bien ;
Mes désespoirs d'aimer sont faits de n'aimer rien ;
Mes vœux sont de ne rien vouloir, malgré moi-même.

Mais j'attends et je veux, mais je veux et j'attends !
Quoi ? Je ne le saurai jamais, et que m'importe ?
Que m'importe ! Je dois t'aimer, vivante ou morte,
Moi, le mortel, pendant l'éternité des temps !

LE SOURIRE

J'exalte ta louange, ô toi qui me tortures,
Et je cherche parmi les choses les plus pures
Ce que j'ai de meilleur en moi pour te l'offrir.

Lorsque le proconsul l'appela pour mourir,
Ainsi faisait jadis la sainte Dorothée.

Souriante de voir sa robe ensanglantée,
Elle avait entendu le fer broyer ses os,
Et le grincement sec, strident, froid, des ciseaux
Qui découpaient des fleurs de chair dans ses seins vierges ;
Puis, sur son corps d'enfant, déchiré par les verges,
Les torches de résine avaient versé du feu.
Mais elle, toujours calme et souriante à Dieu,
Tendait vers le Seigneur ses belles mains sans tache
Et priait sur celui qui préparait la hache.

C'est alors que, drapé dans un lambeau des cieux,
Triomphal et portant déjà dans ses grands yeux
Un reflet de la gloire et des apothéoses,
Un ange avait paru, les bras chargés de roses.

La martyre baisa les fleurs du paradis,
Et se sentant bénie au milieu des maudits,
Remercia César que la hache fût prête.
— A genoux!... Mais avant de leur livrer sa tête,
Avec cet éternel sourire des héros,
Elle donnait les fleurs du ciel à ses bourreaux.

LE PUITS

Tes yeux ont la couleur de la nuit et du deuil
Comme mon âme;
Ils rafraîchissent d'ombre, ils absolvent sans blâme,
Ils ont la douceur du cercueil.

Une paix ténébreuse et lourde de mystère
Gît dans tes yeux :
C'est un puits sombre, où brille une plaque des cieux
Comme s'il traversait la terre.

Comme s'il traversait la terre sans rien voir
De notre monde,
Il plonge dans la nuit immensément profonde
D'un exil immensément noir.

Il dégage l'oubli des hommes et des rixes,
Comme la mort,
Et l'auguste repos de la tombe où l'on dort
Doit ressembler à tes yeux fixes.

Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais,
Fleurs de rêve dont l'âme a respiré l'arôme,
Lueurs d'un infini, sourires d'un fantôme,
Voix des plaines que l'on entend sur les sommets.

L'intraduisible espace est hanté de poèmes,
Mystérieux exil, Eden, jardin sacré
Où le péché de l'art n'a jamais pénétré,
Mais que tu pourras voir quelque jour, si tu m'aimes.

Quelque soir où l'amour fondra nos deux esprits,
En silence, dans un silence qui se pâme,
Viens pencher longuement ton âme sur mon âme
Pour y lire les vers que je n'ai pas écrits...

L'ARC-EN-CIEL

La pluie âpre tombait des cieux ternes et bas
A travers des clartés mortes;
Pour voir la maison vide où tu n'arrivais pas
J'errais seul devant les portes.

Mais tu vins : l'eau des toits glissa comme un torrent
De saphirs et de turquoises,
Et des nuages clairs fuyaient en se mirant
Dans le miroir des ardoises.

Alors, pour attester dans le temple interdit
La présence de l'idole,
L'arc-en-ciel, sur ton front invisible, arrondit
Sa lumineuse auréole.

MARCHE FUNÈBRE

Tu pleures, douce enfant, près du cercueil, tu pleures
A cause de la sœur qui part quand tu demeures.

Jamais encor tu n'as pleuré, voici les pleurs,
Et dans les fleurs de deuil l'aurore des douleurs :

L'aurore des douleurs se lève sur ta vie
Et ta douleur, devant mon cœur, te sanctifie.

Ma sœur en pleurs, ô toi vers qui j'ai tant souffert,
Je souffre en ta douleur plus qu'en mon propre enfer.

Mon cœur, étant le tien, saigne par ton martyre,
Et je n'ai même pas le droit de t'en rien dire;

Et je n'ai pas le droit de venir près de toi,
Car, s'ils me voyaient pâle, ils comprendraient pourquoi.

Et je souffre trois fois, dans l'exil du mystère,
De souffrir, de te voir souffrir, et de me taire :

Trois fois, d'un chagrin tel qu'il calmerait le tien,
D'un chagrin si profond que tu n'en sauras rien!

LOIN

Oh, que vous êtes loin, ma seule aimée! Il neige,
Et vous êtes au loin de pays si lointains
Que l'été vous bénit quand l'hiver nous assiège,
Et que nos soirs mourants font naître vos matins.

Entre nous, entre ma tristesse et vos sourires,
Gisent des monts, des bois, des fleuves innommés,
Trente peuples, des mers couvertes de navires,
Et je m'éveille à l'heure où vous vous endormez.

Vraiment, il vient des jours où la terre est trop grande!
Que suis-je, vous absente? Où marché-je, et pourquoi?
Mon corps, veuf de mon âme, attend qu'on la lui rende,
Et l'on a mis un monde entre ma vie et moi!

PLUS LOIN

Je souffre de ne point connaître
Ce pays vague où tu t'en fus,
Car ta forme est plus lente à naître
Sous des cieux que je n'ai pas vus.

Ta silhouette se dérobe
Dans un paysage ignoré,
Le spectre qui porte ta robe
S'en va d'un pas mal assuré.

Ton image dépaysée
Ne revient plus où je la vis,
Et le regard de ma pensée
Ne sait pas la voir où tu vis.

L'ABSENCE

Je suis loin, et les monts dressés comme un rempart
Déroulent entre nous les perspectives bleues :
Mais qu'importent l'espace et le nombre des lieues?
Les monts m'éloignent moins de toi que ton regard.

Le vent passe et fleurit : c'est toi que je respire;
Il passe en m'effleurant : c'est toi qui me soutiens ;
Les astres sont des yeux qui ressemblent aux tiens,
Mais leur sourire a plus d'amour que ton sourire.

Quand mon exil bénit la main qui m'exila,
O chère âme, comment et pourquoi maudirais-je
L'absence qui rapproche et l'adieu qui protège :
Je ne suis près de toi que quand tu n'es plus là.

CHANSON DE MINUIT

Sous les douces senteurs d'iris
Qui s'évaporent de ta bouche,
Tu dors en ta blancheur farouche.

— Les Nymphes d'amour qui chantent Cypris
Ont en souriant porté vers ma couche
Les fruits de leur sein, les fleurs de leur bouche.

— Ta lèvre chaste, au bord des draps,
Se lève comme une aube pâle
Sur tes dents de nacre et d'opale.

— Les reines des nuits pleurent dans mes bras :
Leur croupe se tord, leur poitrine râle
Et leur âme meurt sur leur lèvre pâle.

— Tu ne sais pas, tu ne sais rien,
Tu dors comme dorment les roses,
Et sans voir le mal que tu causes.

— Les vierges d'Eros consolent le mien :
J'endors mon amour dans l'amour des choses,
En mangeant des lys, en buvant des roses.

— Tu ne sais rien, tu ne sais pas,
Tu ne sais pas même qu'on t'aime :
Ton baiser serait mon baptême...

— J'ai dit à mon cœur de pleurer plus bas,
Et je fais crier la chair anathème
Pour calmer les cris de l'âme qui t'aime.

+

LES DEUX IVRESSES

Les jours sans labeur sont des jours de deuil,
Les nuits sans amour sont des nuits de tombe :
Quand la tâche est faite et quand le soir tombe,
Le lit de veuvage est moins qu'un cercueil.

Nos heures, sachons les diviniser!
Que l'une soit bonne et l'autre meilleure,
Dédoublons la vie et promenons l'heure
Des rythmes du vers aux chants du baiser.

Célébrons la nuit et fêtons le jour;
L'amour nous invite et l'art nous convie,
Et les deux seuls biens qui vaillent la vie
Sont l'amour de l'art et l'art de l'amour!

L'APOSTAT

Madone du Foyer, Reine désobéie,
Parce que j'ai failli, je me confesse à toi :
Ma triste impiété t'a bien souvent trahie,
Et ma chair a souvent péché contre ma foi.

J'ai déserté mon temple et renversé les cierges ;
Renégat oublieux du culte de souffrir,
J'ai quêté le bonheur dans les yeux d'autres vierges
Et mendié l'amour que je n'osais t'offrir.

Loin, loin ! Et j'ai couru d'oasis en asiles ;
Plein de fatigue, et las de ne rien espérer,
J'ai cherché dans les bras des amantes dociles
Le désir des désirs qui ne font pas pleurer.

J'ai voulu ! Mais toujours ton image indigète
Qui m'attend sur mon seuil après chaque abandon,
Comme un archange armé, reparaît et me jette
L'ordre désespérant d'implorer mon pardon.

Chaque fois, mon extase impuissante s'incline
Dans l'adoration de l'autel insulté :
De me sentir moins pur, je te vois plus divine,
Et mon deuil recommence à bénir ta beauté.

LE TRIOMPHATEUR

Quand vint le soir, le fils de Vénus et d'Hercule
S'arrêta sur la cime au bord du crépuscule,
Prit sa lyre, et cria sous le clair firmament :

— « Je suis né pour l'amour et le commandement !
« J'ai mené le troupeau des femmes par la vie,
« Et choisissant au gré de ma royale envie,
« Moi, l'aède, je fus le pasteur des baisers !
« J'allais, chantant, et les désirs apprivoisés,
« Comme un bétail heureux qui rentre aux bergeries,
« Le long des grèves d'or ou des sentes fleuries
« Me suivaient en bêlant dans la poudre du soir.

« Moi, l'annonciateur du Rêve et du Pouvoir,
« J'ai su récompenser les filles d'être belles,
« Et l'aube d'infini qui vibrait autour d'elles
« J'ai su l'épanouir comme un soleil clément !

« Je suis né pour l'amour et le commandement
« Et je ne crains ni Dieu, ni l'homme, ni la bête ;
« Je joue avec la mort, je nage en la tempête,
« Et j'enroule mes doigts dans les crins des lions ;
« Je marche vers la lutte ou les rébellions,
« Sûr de vaincre, vêtu des armes éternelles :
« La révolte et l'insulte ont peur de mes prunelles,
« Et les yeux sont baissés devant l'ordre des miens.
« J'ai couché sous mes pieds les foules et les chiens,
« Mais les humbles, tous ceux qui n'ont ni voix ni force,
« Viennent se reposer à l'abri de mon torse,
« Car j'ai su n'être fort que pour devenir bon. »

La nuit enveloppa d'un immense abandon
Le poète orgueilleux qui s'assit sur la mousse ;
Mais voilà qu'une phrase encor, plaintive et douce,
La dernière, pleurait sinistrement en lui :

— « Ainsi j'étais, ainsi je fus, mais aujourd'hui
« L'ère du long triomphe est à jamais passée ;
« J'ai honte de mon corps et peur de ma pensée,
« Et mon courage antique est mort avec ma foi,
« Par l'œuvre d'une enfant qui n'a rien vu de moi... »

L'AGONIE

Elles m'ont enlacé, les vagues, mollement,
Longuement, sans fureur, sans effort dans leur force,
Et m'ont bercé dans leur monstrueux bercement ;
Et plus étroitement de moment en moment,
Elles ont enlacé mes membres et mon torse.

Féminine, et si douce en sa férocité,
La mer qui me berçait pour m'emporter à l'aise,
Ainsi que sur des bras amoureux, m'a porté
Vers l'horizon, plus vite, et de l'autre côté
J'ai vu diminuer la plage et la falaise.

J'ai vu s'éteindre au loin l'or vert des goëmons,
Et les lames disaient en me roulant sur elles :
— « Sens-tu comme c'est doux et comme nous t'aimons. »
J'écoutais palpiter mon cœur sous mes poumons
Et la froideur de l'eau distendait mes doigts frêles.

J'entendais sourdre au large un appel de sanglots,
Et j'aurais bien voulu revenir vers la côte :
Les terres n'étaient plus que de minces îlots
Que cachait tour à tour l'alternance des flots,
Et je n'ai plus rien vu tant la mer était haute.

Les vagues murmuraient encore : « Viens là-bas... »
Et j'ai senti mourir ma volonté finie ;
Les vagues murmuraient : « Tu ne reviendras pas, »
Et j'entendis sonner autour de mon trépas
Le rire triomphant d'une immense ironie.

Un rire énorme, avec des râles et des cris !
Et les cavales d'ombre à crinière chenue,
Sans nombre, se cabraient, folles, sous le ciel gris,
Pour se ruer par rangs serrés, et j'ai compris
Que la lutte était vaine et mon heure venue.

Elles passaient, tordant mon corps froid, mon corps las,
Et l'autre succédait à l'autre, et la suivante,
Comme d'autres, sonnait joyeusement mon glas.
— « Tu demandais l'oubli, c'est par nous que tu l'as. »
Et mes yeux fatigués se fermaient d'épouvante.

— « Meurs, criaient-elles, meurs! C'est l'instant d'être un m
Elles grondaient : « Il faut mourir ! » — « Meurs, » criaient-
Chacune après chacune : — « A quoi bon tant d'effort? »
Et dix autres : — « Jamais tu n'atteindras au port :
« Meurs! » Et c'était la fin des minutes mortelles.

— « Il faut mourir ! Il faut mourir ! » Et tout mourait,
Dans mon corps, dans mon âme, espoir, orgueil, envie,
Tout mourait, et sans trêve, et tout, fors le regret
De partir sans t'avoir rien dit de mon secret,
O toi qui m'attachais à la vie, ô ma Vie !

ROMANCE

Si je ne t'aimais pas, la mer serait moins belle,
Chère absente, et mon cœur, ivre d'immensité,
N'entendrait pas la voix des astres qui m'appelle
Si tu n'étais à mon côté.

Si je ne t'aimais pas, la nuit serait moins blonde.
Chère absente, et c'est toi qui lui fais sa clarté,
Mais je ne verrais rien de la nuit ni du monde
Si tu marchais à mon côté.

L'ABIME

L'astre d'or qui descend vers l'horizon vermeil
Regarde, à l'autre bout de l'immensité ronde.
La lune, l'impossible amante, la sœur blonde
Qui monte en reflétant la splendeur du soleil.

Et toujours, au divin salut de chaque éveil
La volonté des lois fait qu'un adieu réponde,
Et toujours ils verront cet abîme d'un monde
Se dérouler entre eux, calme et toujours pareil.

— Ah, quand même, après tant de jours glacés, ma flamm
Saurait communiquer sa chaleur à ton âme,
Jamais nos doubles vœux ne nous réuniront !

Et sans fin, sur la route obstinément suivie,
L'effort de mon baiser qui se tend vers ton front
Retrouvera le gouffre immanent de la vie !

BALLADE POUR LA DAME HEUREUSE

Vous passez, belle d'allégresse :
Frissons mauves et frissons roux,
L'air n'est qu'une immense caresse
Et l'eau jase sur les cailloux;
Le vent est blond, l'amour est doux.
Mais la vie a bien des mystères
Et sa voix prie autour de vous :
« Ayez pitié des solitaires! »

Il est des amants sans maîtresse,
Et des épouses sans époux;
Il est des mains que nul ne presse
Et des cœurs dont nul n'est jaloux;

Loin d'eux-mêmes et loin de tous,
Exilés des cieux et des terres,
Ils vivent seuls comme les loups :
Ayez pitié des solitaires!

Las! Ils ignorent la tendresse
Des bras liés autour des cous;
Pour bercer leurs fronts en détresse,
Nulle sœur ne tend ses genoux.
Paix aux défunts! Bien que le pouls
Palpite encor dans leurs artères,
Ils sont morts sous leurs propres coups :
Ayez pitié des solitaires!

ENVOI

Dame heureuse, pensez aux fous!
Du haut de vos bonheurs austères
Si vous baissez les yeux vers nous,
Ayez pitié des solitaires!

LA FONTAINE AUX NEIGES

Je me suis rencontré dans un parc.
La fontaine,
Sous les rayons frileux de la lune incertaine,
Avait empli de neige et d'ombre son bassin ;
Le bronze virginal d'une nymphe au beau sein
Se dressait froidement dans la nuit bleue et blanche,
Et la nymphe, appuyant une amphore à sa hanche,
Dans un geste d'Hébé courbait son dos chenu
Vers la coupe que lui tendait un enfant nu.
Mais nulle eau ne coulait de l'amphore en la coupe,
Jamais, et le ciel blême épanchait sur le groupe,

Avec la lune, avec la neige, un désespoir
De vouloir quelque rêve et de n'y rien pouvoir;
Et l'on sentait qu'au fond des futures années
L'enfant tendrait encor, de ses mains obstinées,
Sa coupe toujours vide où la nuit verserait,
Avec la lune, avec la neige, le regret
De la petite nymphe immobile et penchée
Pour vider vers l'enfant son urne desséchée.

LE PAGE

Le petit page de la cour
Aimait trop sa dame la reine.
— « Je ne dirai pas mon amour ! »
Le petit page de la cour
Riait et pleurait tour à tour :
— « Je ne veux pas qu'elle comprenne ! »
Le petit page de la cour
Aimait trop sa dame la reine.

— « Il pleure ; qui donc aime-t-il ? »
— « Doit-on nommer celle qu'on aime,
« Lorsqu'on n'a perles ni tortil ? »
— « Il pleure : qui donc aime-t-il ? »

Mainte dame d'esprit subtil
Se travaillait de ce problème :
— « Il pleure : qui donc aime-t-il ? »
— « Doit-on nommer celle qu'on aime ? »

Il faisait de belles chansons :
C'est bien triste d'aimer les reines
Dont l'œil s'endort quand nous passons !
Il faisait de belles chansons
Et contait son mal aux pinsons
Qui le sifflaient pour ses étrennes.
Il faisait de belles chansons :
C'est bien triste d'aimer les reines !

— « Elle est si haut, elle est si loin
« Que je peux l'aimer plus encore
« Sans qu'elle en daigne prendre soin ;
« Elle est si haut, elle est si loin

« Que mon amour n'a pas besoin
« De se cacher pour qu'on l'ignore ;
« Elle est si haut, elle est si loin,
« Que je peux l'aimer plus encore. »

Il l'aima tant qu'il en mourut,
Et voilà l'histoire finie,
Simple comme au temps où l'on crut.
Il l'aima tant qu'il en mourut,
Le soir de fête où reparut
Un croisé de Mauritanie.
Il l'aima tant qu'il en mourut ;
Et voilà l'histoire finie.

SILENCE

Je ne parlerai pas et tu ne sauras rien.
Torturons-nous ! Je veux souffrir, et tout est bien !
Et c'est mon châtiment de me taire, et le tien,
Ton châtiment, à toi qui ne devines rien !

Ah ! Par instants, je crois te haïr, tant je t'aime !
Je sens monter en moi des fureurs d'anathème,
Des besoins d'être libre et de pleurer quand même.
Seul, et libre de toi, loin, parce que je t'aime !

Si loin de toi, si loin de moi, si loin de tout,
Que je puisse mourir d'ennui, mourir d'un coup.
Et mourir, pour qu'enfin rien ne reste debout
De ce rêve qui m'a déshérité de tout !

LE VOILE

Dans un songe, j'ai vu l'église pavoisée,
Puis, sur le fond des ors et des lys, l'épousée ;
De longs tapis étaient couchés sur le chemin,
Et l'homme agenouillé qui t'avait pris la main
Se penchait, plein d'ennui, sous les gestes d'un prêtre ;
Sur ta robe, on voyait paraître et disparaître
Les changeantes lueurs qui tombaient du vitrail ;
Les marches de l'autel se lamaient de corail ;
Dans une aurore d'ambre, un nimbe de topaze
Bénissait tes cheveux sous leur voile de gaze,
Et les orgues chantaient la gloire de l'amour !

Oh, ce voile, et l'encens qui fumait alentour!
Ma tendre sœur, je t'ai déjà perdue en songe,
Et je sens que le rêve horrible se prolonge
Dans la fatalité des temps qui sont prévus.
Bientôt, tu deviendras la reine que tu fus
Sous le joyeux reflet des vitraux et des cierges;
Et lorsque tu t'en viens parmi les autres vierges,
Souriante de ton sourire triomphant,
Je revois, dans un jour prochain qui me défend
L'espoir comme l'amour, l'aveu comme les plaintes,
Ton voile blanc qui tremble au chant des orgues saintes.

QUATRE RONDEAUX

EN L'HONNEUR DU MARIAGE

I

Veux-tu m'aimer? Je t'offrirai
Ce que l'on donne aux fleurs de serre :
De l'eau pure, et de l'air filtré.
J'ai deux chambres, un cœur sincère,
Et trois voisins sur mon carré.

Ton père est riche et vénéré,
Le changement est nécessaire;
Je me ferai pitre ou faussaire,
　　Veux-tu m'aimer?

Jusqu'où? De misère en misère,
On va jusqu'au *miserere :*
Car un homme est vite enterré,
Au prix des sonnets qu'on insère,
Et sa veuve lui sait bon gré :
　　Veux-tu m'aimer?

II

Princesse, on ira, les dimanches,
Comme il sied, faire un tour au bois ;
Et si l'eau tombe en avalanches,
Nous viendrons comme les bourgeois
Nous mettre à l'abri sous les branches.

De leurs coupés dorés sur tranches,
Vos camarades d'autrefois
Vous salueront du bout des doigts.
Princesse.

Mais nos deux cent vingt francs par mois
Nous vaudront d'exquises revanches,
Car on dînera sur deux planches,
Et je baiserai vos bras froids
Aux coudes troués de vos manches,
Princesse !

III

De la scène où vos cent toilettes
Vous faisaient reine du château,
Vous montez sur d'autres sellettes :
Dans les plis de votre manteau,
Vous rapportez deux côtelettes.

Mais vous brûlez les omelettes,
Et quand vous cuisez un gâteau,
Il faut le gratter du couteau :
De là, scènes.

Astarté devient Alecto :
J'efface au livre des emplettes
Votre deux-sous-de-violettes,
Puis, las, je vais incognito
M'offrir en pâture aux ablettes
De la Seine.

IV

Univers, cèle ce mystère :
Je veux tuer le mandarin.
Car si l'amour n'est budgétaire,
L'or et l'argent, ces dieux d'airain,
Condamnent l'amour à se taire.

Les gueux n'ont droit qu'à l'adultère :
L'amour pauvre sème son grain
Dans tous les sillons du terrain
    Universel.

Aussi, pour bercer mon chagrin,
Je rêve en un lit solitaire
De quelque somptueux notaire
Épris de quelque alexandrin,
Qui me nomme son légataire
    Universel !

L'OR

De l'or ! Oh, je voudrais de l'or, des monceaux d'or !
L'or, père des mauvais conseils, aïeul des haines,
Qui fait rêver, devant les blés de messidor,
La lente obésité des cervelles humaines !

L'or qui peut tant de mal et veut si peu de bien,
L'or, splendeur du néant, l'or, fange fécondée,
L'or triomphal, qui fait un prince avec un chien,
L'or, despote du rêve et bourreau de l'idée !

Moloch au large rire insultant, l'or moqueur,
Cynique et fourbe, injuste et lâche, l'or infâme !
De l'or, pour te paraître aussi grand que mon cœur
Et construire un seuil d'or au temple de mon âme !

De l'or, pour amuser tes vœux ou tes regrets,
Pour parer ta jeunesse ainsi qu'une chapelle,
Pour que ce fût par moi lorsque tu sourirais,
Pour que tu sois plus gaie en te croyant plus belle !

De l'or, pour conquérir le droit d'aller vers toi,
Pour suivre à tes côtés mon chemin sur la terre,
De l'or, pour abdiquer dans tes mains, double roi,
La fierté d'être seul et l'orgueil de me taire !

RICHESSE

Dans le grand parc aux portes closes
Vous promenez parmi les roses
L'ampleur de votre vanité :
O pauvres riches que vous êtes,
La compassion des poètes
Pleure sur votre pauvreté.

On a su, par quelques paroles,
Vous vendre un droit sur les corolles,
Mais leur amour n'est pas à vous ;
On a su vous prêter la terre,
Mais Dieu ne vend pas le mystère
Dont les brins d'herbe sont jaloux.

Vous pouvez abattre les chênes,
Étendre aux collines prochaines
L'autorité de votre ennui;
Mais c'est mon seul regard qui cueille
La perle éclose sur la feuille
Et qui ne brille que pour lui.

Bien qu'on vous déclare les maîtres
De revendre l'aubier des hêtres,
Votre droit ne vaut pas le mien;
Car la nymphe est sœur de la muse :
Le sourire qu'il vous refuse,
Votre bois me l'offre pour rien.

Votre forêt n'est point fidèle
Et sait dès qu'un rêveur l'appelle,
Trahir ses tyrans et la loi :
Votre forêt n'est point farouche,
Et le beau soleil qui s'y couche
Est moins beau pour vous que pour moi.

PÉTRARQUE

Quand Pétrarque pleurait sur les rigueurs de Laure,
Sa peine lente avait le charme d'un devoir.
Et poète, en des vers fleuris de désespoir,
Il mêlait le printemps. les forêts et l'aurore.

La prière d'amour à l'amour qu'on implore.
Il la disait; il eut la douceur de vouloir,
Et ce chagrin, déjà voluptueux, de voir
Les yeux se détourner et les lèvres se clore.

Mais jamais il ne sut l'atroce cruauté
D'être le seul bourreau de son cœur, la fierté
De se venger sur soi des tourments qu'on endure,

La rage de vouloir souffrir, d'aimer son deuil,
De s'acharner dans l'ombre à sa propre torture,
Et de fermer son rêve à l'espoir, par orgueil !

L'OFFRANDE

Que te faut-il ? De l'or ? Je drainerai mon rêve
Et dirai la chanson qui se vend le plus cher :
Répudiant ce qui m'élève ou me relève,
Je vais prostituer mon âme pour ta chair.

La gloire ? J'entrerai dans cette turpitude
Et viendrai vers la rue en taisant mon mépris,
Pour renier, après l'auguste solitude,
Le surhumain plaisir de n'être pas compris.

La gloire ou l'or? J'attends la parole d'Omphale
Pour descendre dans l'ombre ou la fange, à son gré,
Et revenir avec l'escorte triomphale
Des deux brutes que l'on vénère, et que j'aurai !

La gloire ou l'or? Quel monstre aimes-tu que j'étreigne
Et terrasse, les doigts crispés sur les garrots?
Je sais ce que je peux dans les jours où je daigne,
Et de quel poing viril je dompte les taureaux.

Si ce qui me répugne est bon pour ton sourire,
La gloire ou l'or, j'irai vers Charybde ou Scylla :
Mais le nom du hochet qu'il faut, veuille le dire,
Et tâche de savoir au moins que je suis là.

LE TIGRE

Dans la cage au plancher natal, le tigre rôde :
D'un coin à l'autre, oblique, et le col de travers,
Il vient, passe, revient, tourne ; ses yeux couverts
Sont des brouillards d'ennui sur des lacs d'émeraude.

D'instinct, roi de la force, esclave de la fraude,
Il rêve vaguement de taillis toujours verts,
De rochers inconnus, d'oasis sans hivers,
Avec des jours d'extase et des nuits de maraude.

Tigre ! Notre patrie était là-bas, là-bas,
Ailleurs, plus tôt, plus loin, aux pays des combats,
Aux temps de l'âme vierge et des amours sauvages !

Et quand, las comme toi du monde où je suis né,
Je lève mon regard d'exil vers les nuages,
Je ne reconnais pas le ciel prédestiné.

PANTOUM

Aux temps harmonieux qui ne reviendront plus,
La jeune fille brune allait vers la fontaine.
— Sous les lustres, parmi le respect des saluts,
Vous passez, immuable et la face hautaine.

La jeune fille brune allait vers la fontaine,
Relevant son front clair sous l'amphore de grès.
— Vous passez, immuable et la face hautaine :
Comme ils sont loin de vous, ceux qui sont le plus près !

Relevant son front clair sous l'amphore de grès,
L'enfant serait venue, austère et presque tendre.
— Comme ils sont loin de vous, ceux qui sont le plus pr
Vous pouvez ne rien voir, rien dire, rien entendre.

L'enfant serait venue, austère et presque tendre,
Pour offrir l'eau du ciel au passant altéré.
— Vous pouvez ne rien voir, rien dire, rien entendre,
Et je peine, dans un exil désespéré.

Pour offrir l'eau du ciel au passant altéré,
La belle jeune fille aurait penché son vase.
— Et je peine, dans un exil désespéré,
A faire un cri d'angoisse avec des cris d'extase!

La belle jeune fille aurait penché son vase,
Et nul pouvoir n'aurait condamné les élus
A faire un cri d'angoisse avec des cris d'extase,
Aux temps harmonieux qui ne reviendront plus.

LE PORTRAIT

Dans les satins royaux de ta robe vermeille,
Hiératiquement, tu m'apparus, debout;
Tes cheveux dénoués pendaient sur ton oreille
Et tes yeux froids dormaient dans un oubli de tout.

— Alors, je m'arrêtai devant ta sainte image,
Comme le mage auprès du berceau vénéré;
Et là, j'ai contemplé mon dieu, comme le mage,
Si fixement et si longtemps, que j'ai pleuré.

Tes yeux hypnotisés suivaient mes yeux en larmes
Avec l'étonnement d'avoir compris si bien,
Et pour l'unique fois ma tristesse eut des charmes,
Car ton regard devint plus triste que le mien.

Doux et navré, si plein d'une pitié si tendre,
Il savait donc enfin les angoisses que j'ai !
Le bon regard chagrin s'efforçait de m'entendre
Et s'allongeait vers moi d'un air découragé.

-- « Je ne peux rien pour vous, disait-il, et qu'y faire? »
Mais sous l'ombre de paix qui tombait de tes cils
Mon cœur s'est dilaté comme dans l'atmosphère
De la maison qu'on ouvre après de longs exils.

Et mon silence a dit ce que ma voix sait taire,
Et j'avais tout conté sans que nul m'entendît,
Et d'avoir tant parlé j'étais moins solitaire,
Et j'ai moins peur de toi depuis que j'ai tout dit.

Je te vois plus humaine et plus proche, il me semble
Que tu pourrais comprendre aussi, que tu permets,
Et qu'un jour... — Jamais plus nous ne vivrons ensemble
Nous ne parlerons plus d'amour, oh, plus jamais...

Tu fais bien de ne pas me plaindre,
Tu fais mieux de ne pas m'aimer :
Sache fuir avant de me craindre,
Sache être loin pour t'alarmer.

Je suis trop vieux pour ton aurore.
Je suis trop sage pour l'amour ;
Prends garde au danger qui t'implore,
Car tu pleurerais à ton tour.

Fuis ! Quand ma tendresse chagrine
Saigne sous ta sérénité,
J'entends rugir dans ma poitrine
Des cris de fauve révolté !

15.

Va-t'en vite, et ferme l'oreille
Aux tendresses que je te dis :
Mon doute est un ange qui veille
Au seuil fermé du paradis.

Les jours d'espoir, les jours de guerre
Sont déjà les jours révolus;
Je voudrais vivre et n'attends guère,
Je voudrais croire et ne sais plus.

Va-t'en ! Je me demande encore,
A l'heure où je me sens mourir,
S'il est bien vrai que je t'adore
Et si je suis sûr d'en souffrir.

IL PARLE

Écoutez-moi longtemps, longtemps, je parle encore :
N'ayez plus peur de moi, car j'ai trop peur de vous ;
Vous êtes la déesse aux yeux profonds et doux
Qui descend vers les bois dans sa robe d'aurore.

Écoutez-moi longtemps, longtemps, je parle encore :
Vous êtes le matin, la source et le réveil ;
Vous êtes la rosée et le salut vermeil
Du jour qui vient de naître aux fleurs qui vont éclore...

Aile au vent ! La chimère est prête !
L'espérance part pour la fête
Des caresses et des chansons ;
Et l'on a du bonheur plein l'âme
Parce qu'un beau profil de femme
Passe à l'instant où nous passons.

Puisque je l'adore, elle m'aime ;
Puisque notre envie est la même,
Elle osera si j'ose oser :
— « Je désire quand tu désires. »
Et des lèvres de deux sourires
On rêve de faire un baiser.

On compose l'heure prochaine :
L'abri d'un toit, l'ombre d'un chêne,
Chambre close ou jardin fleuri,
Qu'importe le nid si l'on chante :
Et l'on part, méchante, méchante,
On pleure avant d'avoir souri.

Aux étoiles, aux chœurs d'étoiles, mon secret !
Aux étoiles d'amour qui regardent la terre,
Aux étoiles, j'irai conter ce qu'il faut taire
Et les mots que ta voix mourante soupirait.

Aux étoiles, le nom fleuri dont tu te nommes !
Et je dirai comment, dans un demi-baiser,
Mon sourire effleura le tien sans s'y poser,
Et les astres muets n'apprendront rien aux hommes.

LE VŒU DE MOURIR

Oh, se trop approcher de la chose éternelle!
Comme un oiseau frileux qui referme son aile
Et grelotte dans l'ombre où sifflent des vents froids,
Mon être se replie en de blêmes effrois
Et je tremble d'angoisse au bord de ma victoire.
Soleil éblouissant, qu'elle est triste, ta gloire!
Est-ce que l'homme, épris d'un amour qu'on lui rend,
A le cœur trop étroit pour un bonheur trop grand?
Et d'où vient que notre âme, aux jours d'extase, apporte
Dans le nid des espoirs ce désir d'être morte?

LE CHOIX

Entre cet homme et moi, songe à qui tu veux être.
L'avenir est écrit...
Alors, le divin Maître
Parut devant le peuple au seuil du Gabbatha :
Ayant marché d'un pas très lent, il s'arrêta
Dans la sérénité d'une adorable pose.

L'aube du dernier jour mettait un reflet rose
Sur le lin sépulcral de la robe aux longs plis
Qui mirait sa clarté dans les marbres polis,
Et les pieds du Sauveur étaient baignés d'aurore;
On vit, comme une fleur qui tremble pour éclore,
L'ombre mauve du Christ aux murs d'Antonia,
Et le procurateur de Rome s'écria :
— « Celui que vous nommez votre roi, le tuerai-je ? »

Mais les docteurs clamaient : « A mort le sacrilège ! »
Et l'apôtre d'amour, pâle envoyé de Dieu,
Promenait sur la foule un regard triste et bleu,
Car il savait la terre implacable à qui l'aime.

Puis, Barrabas, hirsute, œil terne et lèvre blême,
Vint à son tour, berçant ses bras gros et pendants ;
Un large rire ouvrit sa bouche sur ses dents,
Et la fureur de vivre épanouit sa face.
Pilate dit encor : « Que siéra-t-il qu'on fasse ?
« Entre cet homme et Lui, qui veut-on réclamer ? »

Le Rêveur dont le crime était de trop aimer,
Immobile toujours et blanc dans sa misère,
Attendait la réponse ingrate et nécessaire.
L'ennemi souriait à côté de l'Ami,
Quand déjà le Seigneur avait clos à demi
Ses yeux illuminés d'indulgence savante.
— « Barrabas ! » Un vent fou de rage et d'épouvante,
Traversant le cerveau de la foule, hurla :
« Nous voulons Barrabas, et meure celui-là ! »

Lugubrement, l'écho du temple et des collines
Répéta : « Barrabas ! Barrabas ! » Et, câlines,
Les douces voix d'enfants, musique de baisers,
En chœur joyeux, chantaient vers les cieux irisés :
« Nous voulons Barrabas ! »
Là-haut, pleins de prière,
Les anges d'Élohim pleuraient dans la lumière.

ÉPITHALAME

Vierge et veuve à la fois, déjà femme, encore ange,
Tu graviras sans peur les marches du parvis,
Le front voilé de blanc et ceint de fleurs d'orange.

Monte, et quand les degrés du seuil seront gravis,
Quand l'orgue gémira sous l'arc froid des voussures,
Souviens-toi de pleurer sur le monde où tu vis!

Sur ses lois qui défont l'œuvre des lois plus sûres,
Ses vertus de bourreaux et sa raison de fous,
Pleure, mais non sur moi qui chéris mes blessures:

De par l'ordre de Dieu, les mariés, c'est nous!

MARCHE NUPTIALE

Une musique lente et funèbre, c'était
Le sanglot de mon cœur que mon cœur écoutait.

Ma tristesse pleurait dans les larmes d'un autre :
La main qui me faisait pleurer, c'était la vôtre.

Puis le chant se taisait, reprenait, puis encor,
Encor, comme l'appel désespéré d'un cor.

Et mon âme, à travers ces cris, ces somnolences,
Mourait de la musique et mourait des silences.

Ce fut un glas lointain qui tintait dans le soir,
Long, résigné, clamant la mort de tout espoir.

Ce fut le craquement du givre dans les branches
Qui tombent en trouant de noir les neiges blanches.

Ce fut un bruit de pluie aux vitres grises, puis
De lourdes gouttes d'eau claquant au fond d'un puits.

Ce fut le toucher blanc d'un doigt sur ma paupière,
Et j'entendis des coups de marteau sur la bière.

De grands coups de marteau frappaient dans la langueur
Des plaintes, m'enfonçant des clous au fond du cœur.

La douleur survit donc au trépas, lorsqu'on aime ?
Je vis que j'étais mort et je souffrais quand même.

Et toujours, emporté dans mon tourment divin,
Je renaissais de moi pour en mourir sans fin.

Et toujours, et malgré la mort, malgré la vie,
Toujours cette douleur toujours inassouvie.

Mort, je fuyais : du haut du lancinant beffroi
L'écho de ma douleur râlait derrière moi.

Et toujours cet écho qui sonnait comme un blâme
Sonnait le deuil, le deuil éternel de mon âme.

LE SOIR DES NOCES

J'ai déjà traversé des douleurs mortelles
Dont jamais je ne suis mort ;
Et même, quand je veux me souvenir d'elles,
J'ai besoin d'un grand effort.

Pourtant, mon cœur d'alors, plus jeune aux misères,
Souffrait bien mieux qu'aujourd'hui :
Mais de ces désespoirs profonds et sincères,
Fragilité, tout m'a fui !

Ce soir encor, ce soir, si j'étais moins sage,
Je devrais aller quérir,
En quelque coin du monde, un beau paysage
Pour me hâter d'y périr;

Je devrais, quand la pièce est insupportable,
En brusquer le dénouement :
Et tu pourrais tenir ce propos de table
Qu'un homme est mort en t'aimant.

Mais à quoi bon l'ennui du vieux suicide?
Les rêveurs sont des savants
Qui te diront comment l'âme se décide
A tourner à tous les vents.

On sait que les douleurs dont rien ne délivre
Sont faciles à guérir,
On sait que rien ne vaut la peine de vivre
Ni la peine de mourir.

VÆ SOLI

Je ne connaîtrai pas la maison de repos,
Le désirable exil dans l'amour d'une seule,
Ni le baiser du soir après les jours égaux ;

Ni les petits enfants qui, tendant leur bras veule
Vers les yeux que leur main caresse et rajeunit,
Font trembler une larme au rire de l'aïeule.

Oh, l'épouse qui calme et l'enfant qui bénit !
Mon cœur aura pitié de mon cœur, chaque année,
Quand les oiseaux de Dieu chanteront dans leur nid.

Je n'aurai point, dans ma méchante destinée,
Le bonheur de veiller sur le bonheur d'autrui
Et d'entourer d'amour la sœur qui s'est donnée.

Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui,
Je traînerai mon pas sur le bord des grand'routes,
Mendiant du hasard, pèlerin de l'ennui.

Toujours seul, j'entendrai tomber, gouttes par gouttes,
La pluie intarissable et froide des jours lents,
Seul avec mes dégoûts, mes regrets et mes doutes.

Puis, quand l'effort de vivre aura lassé mes flancs,
Quand l'âpre bise aura déchiré ma paupière,
Alors, le cœur tari, l'œil sec, les pieds sanglants,

J'irai m'endormir seul, le front sur une pierre.

Si l'aile de ton âme est puissante, ouvre-la !
Lance vers l'idéal l'essor de ton génie !
Monte, espère, et plus haut ! L'œuvre est-elle finie?
Plus haut ! La brute est là qui te guette, elle est là,
Celle qui ne veut pas qu'on rêve, et qui t'envie,
La brute aux poings de fer, au col de bœuf, la Vie !

LASSITUDE

J'ai souffert sans souffrir et j'ai pleuré sans larmes :
Terre molle, cieux mous, et des brouillards d'ennui...
Mon âme est un soldat qui râle sur ses armes
Et pour finir sa mort attend que l'aube ait lui.

Rien ! Rien ! Et nulle voix ! Ni clartés ni ténèbres :
Un besoin de dormir et mourir en dormant,
Un bercement douteux sur des vagues funèbres,
Un bercement plaintif et lent infiniment.

Dormez, les vœux ! Dormez, les grêles espérances !
Dormez, l'amour ! Néant du mal, néant du bien...
Il neige en moi, sur mes bonheurs et mes souffrances,
Je ne veux plus vouloir et rien n'est plus de rien.

Il neige, le bois nu s'est refleuri de givre ;
Il neige en mer, avec lenteur, avec langueur...
— Oh, nager dans la mort de ce qui faisait vivre,
Et savoir que demain l'on reprendra son cœur !

Il pleut sur la mer, lentement :
La mer crépite sous la pluie ;
Le ciel gris tombe en s'endormant
Vers la mer grise qui s'ennuie.

La vague et la vague qui suit
S'assoupissent comme les brises ;
Nulle brise et nul autre bruit
Que le frisson des gouttes grises.

Les gouttes pâles, en tombant,
Font des bulles sur les flots pâles
Où l'on croit voir nager un banc
De perles mortes et d'opales.

Suspendue au bord de l'embrun,
Comme un rêve qui se balance,
La voilure d'un bateau brun
Se désole au fond du silence.

Sur la mer, sur toute la mer,
Et par delà l'ombre des îles,
Il pleut des tristesses d'hiver
Et des renoncements dociles.

Tout un infini de douleurs
Tombe sur la vie embrumée :
Dans les larmes du monde en pleurs
Mon cœur pleure la bien-aimée.

SOIR PAIEN

Près des rochers divins qu'endort la mer bénie,
Les oliviers d'argent et les cyprès de fer
Exhalaient dans l'air bleu leur râle d'harmonie,
Comme des lyres d'ombre aux doigts du pâle hiver.

Et je criais aux dieux d'Hellas : « Dieux qu'on oublie !
« Dieux morts, dieux de la nuit qui fûtes dieux du jour,
« O vous qui sommeillez dans la chose accomplie,
« Je vous offre cette urne où j'ai mis mon amour.

« Enseignez-moi la tombe où l'on couche les gloires,
« Que j'aille ensevelir mon culte auprès de vous ;
« Enseignez-moi le fleuve hostile à nos mémoires :
« J'ai trop longtemps souffert par des yeux qui sont doux. »

Je suppliais ainsi Zeus et l'Archer sans armes,
Sachant que nul des dieux ne te pourrait bannir :
Mais je les implorais de tout mon cœur en larmes,
Car demander l'oubli, c'était me souvenir.

L'ARMADA

— Sors de ta maison et va sur la côte ;
La maison est vide et la tour est haute,
Monte sur la tour,
Et va voir, au loin de la triste grève,
Les espoirs partis sur la mer du rêve
Rentrer tour à tour.

— Le reflet joyeux de leurs oriflammes
Dansait dans le port sur l'azur des lames
Lorsqu'ils sont sortis ;
J'avais mis en eux toute ma fortune,
Et les flots sournois, au clair de la lune,
Les ont engloutis.

— Reste sur la tour et regarde encore
Vers l'horizon mauve où l'antique aurore
Rit comme autrefois ;
Regarde toujours, et si tu vois naître
Une forme lente et douce à connaître,
Dis ce que tu vois.

— Je vois un vaisseau sans mâts et sans voiles,
Où, découragé de croire aux étoiles,
Le pilote dort ;
Le vent tord la nef que la mer secoue,
Et ma bien-aimée est peinte à la proue
Dans sa robe d'or.

— Reste sur la tour et regarde encore
Le vague horizon qui se décolore
Sous la paix du soir :
Regarde et dis-nous si quelque trirème
Ne rapporte pas à l'heure suprême
Un suprême espoir.

— Je vois un vaisseau sous ses voiles graves
Qui, sinistrement, porte les épaves
Du fait accompli :
Lourd de mâts rompus et de vieilles peautres,
C'est l'espoir qui vient consoler des autres,
L'espoir de l'oubli...

REPOS

L'air bouge : la chaleur trouble la paix des lignes
Que tracent sous le ciel les horizons brûlants ;
L'azur plat, traversé de fins nuages blancs,
Semble un lac de lumière où glisseraient des cygnes.

Les coteaux que rougit encor le sang des guignes,
Éblouis de sommeil, s'écrasent flancs à flancs,
Et l'on n'entend, au fond des déserts somnolents,
Que le bourdonnement des guêpes dans les vignes.

Une même torpeur endort bois et troupeaux,
Et la contagion de l'immense repos
Assoupit dans les cœurs la tristesse et la joie.

Je ne sais plus : la haie a des senteurs de miel ;
L'air bouge, et mon passé, confusément, se noie
Dans une mer d'oubli vaste comme le ciel.

EXIL

Quand l'homme, sous un ciel taciturne et sans voiles,
S'arrête, épouvanté du nombre des étoiles,
Devant la profondeur des silences lointains,
Quand il croit percevoir sous ses pieds incertains
Le vague tournoiement d'un globe dans l'espace,
Quand la peur de tomber dans la brise qui passe
Le prend, alors il tremble, et seul, sans un appui,
Se sentant loin de tout, il redescend en lui...

LA CITADELLE

Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle.
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul.
Qu'elle soit imprenable et vierge, et qu'autour d'elle
Le mont fasse un rempart et la neige un linceul.

Bâtis-la sur l'orgueil vertigineux des cimes,
Parmi les chemins bleus de l'aigle et de l'éclair.
Reine de marbre blanc dans une cour d'abîmes,
Lys de pierre, fleuri dans les splendeurs de l'air.

Si haut vers Dieu, si loin de ta fange première,
Si loin, si haut, que les cités, clignant des yeux,
Pensent voir un rayon de plus dans la lumière
Et ne sachent s'il vient de la terre ou des cieux.

C'est là qu'il faut bâtir l'asile de ton âme.
Et pour que ton désir y soit la seule loi,
Que rien n'accède à lui de l'éloge ou du blâme,
Grave sur ton seuil blanc le mot magique : « Moi. »

Puis, cent verrous, et clos ta porte au vent qui passe !
Ferme tes quatre murs au quadruple horizon,
Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison !

Alors, au plus secret de la mystique enceinte,
Tu dresseras l'autel de fer, prêtre ébloui,
L'autel de fer et d'or où ta volonté sainte
Doit célébrer ton rêve et s'adorer en lui.

Chante ! Nul n'entendra ton hymne, et que t'importe ?
Chante pour toi ; ton cœur est l'écho de ton cœur !
Les déserts élargis rendront ta voix plus forte,
Les déserts chanteront pour te répondre en chœur.

Chante l'amour sacré qui vibre dans tes moelles !
Chante pour le bonheur de t'entendre chanter,
Chante pour l'infini, chante pour les étoiles,
Et ne demande pas aux hommes d'écouter !

Seul ! Divinement seul ! Car l'exil, c'est du rêve :
C'est le lait de la force et le pain des vertus ;
C'est l'essor idéal du songe qui s'élève,
Et le seuil retrouvé des paradis perdus.

Tu n'as qu'une patrie au monde, c'est toi-même !
Chante pour elle, et sois ton but, et sois ton vœu !
Chante, et quand tu mourras, meurs dans l'orgueil suprême
D'avoir vécu ton âme et fait vivre ton Dieu !

TROISIÈME SOLITUDE

LA POSSESSION

ARGUMENT

Des années ou des mois ont passé, lorsqu'il rencontre cette élue d'autrefois; elle aussi se voit isolée. Mais parce qu'il n'aime plus, il ose; il assiège la jeune femme de propos caressants et la supplie d'amour : au fond de son âme, il voudrait bien qu'elle se refusât, et c'est peut-être pour cela qu'elle se donne.

Mais le rêve est mort. L'idole, qui se profane par la faute, devient une maîtresse ajoutée à tant d'autres, et semblable à toutes.

Longuement, ils essayent de se donner l'illusion du bonheur, et, côte à côte, tous les deux restent seuls.

Alors viennent les hontes de la jalousie et du mensonge, les tromperies réciproques, et le renoncement, et l'abandon.

Et la vie recommence : alors vient le pardon, puis vient l'oubli.

Et la vie continue : alors viendront d'autres amours qui se suivront encore à travers l'irrémédiable solitude.

L'AVEUGLE

Puis, la cloche d'Arras frémit dans la tour ronde,
Toute seule, et sonna pour annoncer au monde
Que le saint évêque était mort.
Miserere! Le glas roulait de proche en proche,
Et pleurait, réveillant la cloche après la cloche
Dans les mille clochers du nord.

Les humbles accouraient pour voir dans son étole
Les restes de Celui qui portait la parole
Entre leur misère et leur Dieu :
Pâle et grave, il dormait, couché parmi les cierges,
Et le chœur désolé des prêtres et des vierges
Chantait autour de son dais bleu.

Or, l'aveugle Audomer, à l'ombre des pilastres,
Priait ainsi : — « Seigneur, Seigneur ! Père des astres
« Dont l'aube réjouit les cieux !
« Avant qu'on ne l'enferme à jamais sous la pierre,
« Laisse-moi voir un saint et lève ma paupière ! »
— Son amour lui rouvrit les yeux.

Oh, comme la lumière est bonne, et chaude, et belle !
Tant que le corps béni resta dans la chapelle,
L'homme s'enivra de clarté ;
Mais sitôt qu'il eut vu clore et clouer les planches,
L'horrible nuit rentra dans ses prunelles blanches
Et dans son cœur épouvanté.

Pauvre Audomer ! Encore, il erra par les rues,
Seul, plus aveugle, au long des ténèbres accrues
Et des murs désaccoutumés ;
Et je te plains, ô toi qui vécus mon histoire :
Hélas, moi-même aussi, j'ai contemplé la gloire
Et mes yeux se sont refermés.

ROMANCE

Mon amour était mort, ma peine était finie,
Et j'errais sous les cieux pour le leur raconter :
La nuit rêvait avec tant d'harmonie
Que je me suis mis à chanter.

Chanter en t'oubliant ! Je chantais l'allégresse
D'avoir conquis la paix qui doit toujours durer :
Mais je chantais avec tant de tendresse
Que je me suis mis à pleurer.

RETOUR

Des prêtres ont courbé ton front et tes genoux,
Mais en dépit du monde et malgré sa folie,
De par l'ordre de Dieu, les mariés, c'est nous.

C'est nous ! Je ne suis point des passants qu'on oublie !
Regarde bien ton maître, enfant qui te débats !
J'ai lié tout ton rêve à tous les miens : délie !

Ris, défends-toi ! Tes pas marcheront sur mes pas,
Et pour que tu sois mienne il suffira que j'ose,
Car je suis l'avenir que l'on n'évite pas.

Je suis le soir doré de l'avenir morose,
Moi, ton désir intime et tes futurs regrets :
Ton âme est mon esclave et ton corps est ma chose,

Et si je te disais : « Viens ici », tu viendrais !

RONDEAU GALANT

Celle que j'aime a de beauté
Plus que Flore et plus que Pomone,
Et je sais pour l'avoir chanté
Que sa bouche est le soir d'automne
Et son regard la nuit d'été.

Pour marraine elle eut Astarté,
Pour patronne elle a la Madone,
Car elle est belle autant que bonne,
    Celle que j'aime.

Elle écoute, rit et pardonne,
N'écoutant que par charité ;
Elle écoute, mais sa fierté
N'écoute ni moi ni personne,
Et rien encore n'a tenté
    Celle que j'aime.

LA GONDOLE

Oh, les filles ! Venez, les filles aux voix douces !
C'est l'heure d'oublier l'orgueil et les vertus,
Et nous regarderons éclore dans les mousses
La fleur des baisers défendus.

Les baisers défendus, c'est Dieu qui les ordonne.
Oh, les filles ! Il fait le printemps pour les nids,
Il fait votre beauté pour qu'elle nous soit bonne,
Nos désirs pour qu'ils soient unis.

Oh, les filles! Vos cœurs vont mourir dans les jeûnes;
Vos seins sont de beaux fruits promis aux beaux péchés.
Puisqu'il faudra mourir et que vous êtes jeunes,
Cueillez les pêches aux pêchers.

Oh, filles ! Hors l'amour rien n'est bon sur la terre,
Et depuis les soirs d'or jusqu'aux matins rosés
Les morts ne sont jaloux, dans leur paix solitaire,
Que du murmure des baisers.

SINDBAD

Quand Sindbad-le-Marin fut seul dans l'île morte ;
Quand il vit l'antre noir ouvert comme une porte
Sur le sombre inconnu des choses à venir ;
Quand dans l'ombre velue il entendit hennir,
Ainsi qu'un troupeau blanc de cavales, l'eau blême ;
Quand devant son esprit se dressa ce problème,
Le dernier, de savoir quel trépas lui plairait :
Alors le naufragé connut le vain regret
D'avoir préféré l'or à la maison de joie.

Là-bas riait la ville heureuse qui rougeoie
Parmi la floraison des grenadiers épais ;
Là-bas, les beaux jardins de tendresse et de paix,

L'eau qui chante en pleurant dans les vasques de marbre,
Le cri des oiseaux vifs qui sautent d'arbre en arbre,
Et les papillons bleus qui vont de fleur en fleur;
Là-bas les mains d'amour et leur tiède pâleur,
Les chansons, les baisers, l'infatigable envie,
Toute la vie, et tout le bonheur d'être en vie!
  C'était dans les remords, au hâvre du départ,
Au pays des bonheurs qu'il comprenait trop tard!

Sindbad leva les yeux vers le ciel haïssable:
Désert de feu planant sur un désert de sable,
L'azur fou distendait sa coupole d'acier;
Crépitants et roussis dans le double brasier,
Des rocs nus dressaient haut leurs silhouettes sèches.
Et dans l'air furieux dardaient comme des flèches
Le dur rayonnement de leur fauve clarté;
L'horreur dormait au fond de l'espace enchanté,
Et le silence était une mort infinie.

Sindbad baissa les yeux vers la terre. — Ironie!
Tout son rêve conquis ruisselait au soleil:

Un torrent de lumière ardente, un flux vermeil,
Magique, de joyaux qui roulaient en cascade :
Les poudres d'or glissant des aiguières de jade
Pour serpenter parmi le velours des tapis ;
L'aurore des saphirs et le soir des rubis
S'alliant au frisson des nocturnes opales ;
Les durs grenats saignant sous les turquoises pâles,
Et des manteaux d'argent agrafés de corail ;
Ici, sur de longs plats de lapis ou d'émail,
Des fruits géants taillés dans des blocs de topazes,
Et des fleurs d'améthyste éblouissant leurs vases ;
Là, des lingots avaient crevé de trous luisants
Les coffres d'où coulait un fleuve de besants,
Et des colliers royaux s'entremêlaient de chaînes ;
Puis, l'eumège qui dit les trahisons prochaines,
Le glauque coryndon qui garde des périls,
Et des perles nageant sur des flots de beryls
Comme une écume grise à la crête des vagues ;
Ailleurs, de fins croissants, des bracelets, des bagues,
Des médailles portant l'image des faux dieux :
Et partout scintillait ce monde radieux

De splendeur jaune, rouge, orange, bleue ou verte,
Cent trésors, et la terre, au loin, était couverte
De diamants pareils à des astres tombés.

Sindbad tourna les yeux vers l'océan. — Plombés,
Les horizons tendaient leur mur autour de l'île ;
Et l'homme, prisonnier d'un triomphe stérile,
Vit et sentit, brûlé de soif, rongé de faim,
Que l'heure allait venir et que c'était la fin.

Exilé par son vœu, vaincu par sa victoire,
Seul à jamais, mourant d'une mort sans mémoire !
Toute sa volonté défaillit dans l'effroi,
Et sur des monceaux d'or il pleura, comme toi.

ROMANCE

Devant la pénombre où le soir descend
Sur la vaste mer qui se décolore
Et qui berce encore un flot languissant,
Dame aux yeux dorés, vous êtes l'aurore.

Devant la falaise énorme d'ennui
Qui tend vers le ciel sa lourde terrasse
Pour apercevoir le soleil enfui,
Dame aux gestes lents, vous êtes la grâce.

Devant la torpeur des horizons las
Et des brouillards gris où le jour se noie,
Quand les angélus pleurent comme un glas,
Dame au rire clair, vous êtes la joie.

ROMANCE

La fraîcheur de la nuit tombe de vos yeux frais :
Comme un baiser lointain de l'étoile au nuage,
Comme un effleurement de la lune aux forêts,
Votre regard épanche une ombre où le cœur nage :
La fraîcheur de la nuit tombe de vos yeux frais.

La douceur du matin sourit dans vos yeux doux :
Le printemps et l'aurore ont fleuri des venelles ;
Voix des brises, chansons d'oiseaux, et près de vous
On sent de longs parfums glisser de vos prunelles :
La douceur du matin sourit dans vos yeux doux...

La chaleur de midi flambe dans vos yeux chauds :
L'alouette en criant monte dans l'azur libre ;
Le sol fume ; les foins, comme sur des réchauds,
Craquent, et leur senteur vibre dans l'air qui vibre :
La chaleur de midi flambe dans vos yeux chauds...

LA VEUVE

Dans un rêve diffus j'ai rêvé de vos mains,
Et ce fut, fleurs de chair, des lys mêlés de roses,
Des bouquets de frissons, des calices humains,
Et des promesses demi-closes.

J'ai rêvé de vos mains dénouant vos cheveux,
Et ce fut des fils d'ombre à des fuseaux d'ivoire,
Que lissaient et tissaient vos doigts fins et nerveux
Pour vous faire un manteau de gloire.

Dénouant vos cheveux et vos robes de deuil,
Vos doigts se dispersaient en furtives caresses,
Et ce fut lentement que tomba votre orgueil
Avec les voiles et les tresses.

Et vos robes de deuil glissaient sur les divans,
Et ce fut par degrés, que la chambre inconnue
S'emplit de parfums clairs et de frissons vivants,
Et ce fut que vous étiez nue...

RONDEL DES SOIRS PERDUS

Vous avez perdu le beau temps d'amour :
La Reine dort seule au lit de batiste;
Mais son cœur royal saura qu'il existe
Quand les courtisans quitteront la cour.

J'ai chanté pour vous comme un troubadour;
Contente d'inscrire un nom sur la liste,
Vous avez perdu le beau temps d'amour :
La Reine dort seule au lit de batiste.

Quand votre âme ira chercher à son tour
La part de bonheur promise au cœur triste,
Les anges diront : « Que Dieu vous assiste! »
Et Dieu répondra : « L'homme n'a qu'un jour,
« Vous avez perdu le beau temps d'amour. »

LE CONSEIL DES SOIRS

Sous des arbres pareils, des couples comme nous
Ont fait les mêmes pas durant des nuits pareilles,
Et des mots aussi vieux ont eu pour leurs oreilles
Des baisers aussi doux.

Ils s'arrêtaient ainsi sous le dais noir des branches
Où les oiseaux chantaient avec la même voix,
Et la lune endormait et berçait sous les bois
Ces nids de taches blanches.

Ivres d'amour, d'espace et d'ombre, les élus
Se juraient longuement des ferveurs éternelles,
Mais ceux qu'on vit tourner à l'angle des venelles
N'y repasseront plus.

Jamais plus, les amants qui parlaient aux amantes
Ne tendront leurs bras morts vers les baisers défunts
Pour écraser encore, en un lit de parfums,
Les muguets et les menthes.

Ils furent l'infini d'un monde où tout finit,
Mais leur rêve divin s'est fané comme un rêve ;
Les suivants ont repris, pour une heure aussi brève,
Leurs chansons et leur nid.

Aux suivants, les chansons et le nid où l'on aime !
Nul ne sait plus les noms de ceux qui sont passés,
Et le couple passant qui mêlait des baisers
N'en sait plus rien lui-même.

Les beaux yeux, les beaux seins, tout s'est évanoui,
Et les dames d'orgueil et les vierges moroses
Ne savent plus pourquoi leurs lèvres restaient closes
Quand d'autres disaient oui.

C'est fait ! Le même vent qui balayait les autres
A pris sans le savoir ceux qui n'ont pas aimé,
Et disperse leurs corps dans l'espace affamé
En attendant les nôtres.

Et notre tour viendra d'entrer dans leur sommeil !
Ce soir je serai vieux, demain tu seras morte :
Une aube encore, et c'est nos cercueils qu'on emporte
Dans la nuit sans réveil.

Encore un soir, et rien de ce qui fut notre être
N'habitera l'ennui des caveaux effondrés :
Notre âme ira nourrir, avec l'herbe des prés,
Les troupeaux qui vont naître.

Ah, ne résiste plus, puisqu'il faudra mourir !
Puisque c'est notre jour et que son heure est prompte,
Emplissons de baisers l'instant que Dieu nous compte
Et laissons-le fleurir !

Des fleurs d'amour ! Soyons de l'ivresse assouvie
Lorsqu'il faudra quitter le jardin de plaisir !
Cueillons les fleurs ! Cueillons les roses du désir
Au rosier de la vie.

Hâtons-nous ! Étreignons l'éphémère, aimons-nous,
Bénissons-nous ! Buvons le parfum des minutes !
Aimons ! C'est du bonheur qui s'offre, et tu disputes,
Quand il s'offre à genoux !

Le ciel vient sur la terre, et la part qui t'est due
Je l'apporte ! Ouvre-lui les bras que tu fermais.
Nul paradis futur ne nous rendra jamais
La minute perdue !

ORAISON

Oh, sache résister lorsque je te supplie,
Demeure austèrement sans oreille et sans yeux ;
Divinité, que j'ai si longtemps embellie,
Ne me dépeuple pas les cieux !

J'ai décoré ton temple et dressé ta mémoire :
Quand j'oserai traîner mes deux genoux vers toi,
Daigne récompenser mon culte par ta gloire.
Défends mon rêve contre moi !

Si tu m'as en pitié, n'en laisse rien paraître,
Et ne descends jamais du trône ou de l'autel ;
Nul dieu ne doit faillir devant l'amour du prêtre :
Fais que mon dieu soit immortel !

Sans fin, reste sans fin la mystique madone
Sous le nimbe d'azur et d'or que tu me dois ;
Sois la Reine des lys qui guérit et pardonne
En nous touchant du bout des doigts.

Garde de me trahir par bonté pour moi-même :
Car c'est toute ma foi, ma jeunesse et ma paix,
C'est toute ma vertu dont la grâce est l'emblème
Qui tomberaient si tu tombais !

Elle est venue, elle a souri, la bien-aimée :
Elle a dit : « Que c'est mal ! » et m'a longtemps souri :
Son geste embaumait l'air comme un jardin fleuri,
Et la chambre s'en est lentement parfumée,
Et j'ai cru que la terre était montée aux cieux...
O bien-aimée ! Et puis, elle a fermé les yeux,
Comme d'autres, hélas, hélas, la bien-aimée.

LA LYRE

Dans l'ampleur de la salle aux cintres attristants,
Un antique silence endormait la pénombre,
Et lourds, mystérieux, sans couleur et sans nombre,
Des livres s'étageaient sous la poudre des temps.

Du sol jusqu'à la voûte, et par masse pressée,
Ils montaient, s'étalaient, escaladaient la nuit,
Flancs à flancs, et faisaient comme un temple construit
Avec des blocs de rêve et des murs de pensée.

Au plein centre, une lyre attendait sur l'autel :
Un Monstre aux yeux d'amour la portait dans sa gueule,
Et la Lyre devait, s'éveillant toute seule,
Chanter, quand surgirait le chef-d'œuvre immortel.

Or tous étaient venus depuis l'aube des âges :
Chœurs naïfs, et l'éveil des beaux peuples enfants,
Et la fierté du verbe en ses rythmes savants,
Et le stérile appel des voyants ou des sages ;

Tous, les cris de bataille après les cris d'amour,
La mystique tendresse et les baisers serviles,
L'arôme clair des champs, l'âcre poison des villes,
La faim, l'orgueil, la gloire, et l'ennui, tour à tour !

Splendeur du bien, splendeur du mal, le vin, les roses,
L'extase, et les dégoûts de croire, et les remords,
Le râle des vivants sur le rire des morts,
Le néant infini de l'idée et des choses !

C'était toute la voix d'un globe déjà vieux,
Tout l'éternel sanglot du temps qui se consomme,
C'était toute la chair et tout le cœur de l'homme,
C'était le sang du monde et l'âme de ses dieux !

Siècle par siècle, avec leur culte et leur délire,
Chaque race envoyait ses bardes au grand front.
— « Est-ce pour lui qu'enfin tes cordes parleront ? »
Mais rien ne frissonnait aux cordes de la Lyre.

Encor ! L'être jetait son hymne douloureux
Comme un damné qui hurle en mordant les ténèbres :
Les poèmes naissaient, révoltés ou funèbres,
Mais la Lyre d'or pur ne vibrait pas pour eux.

L'humanité léchait le bourreau qui la fouette
Ou souriait d'espoir à son joug adouci...
Les aèdes disaient : « Sera-ce celui-ci ? »
Mais la Lyre restait divinement muette.

— « Chante, nous sommes beaux ! Chante, nous sommes saints !
« Prêtres de l'absolu, seuls vrais rois et seuls mages,
« Nous avons fait les dieux et dressé leurs images,
« Et le peu qu'on adore a germé dans nos seins !

« C'est de nos seuls regards que s'éblouit la terre,
« C'est notre seule voix qui courbe les genoux !
« Si la Lyre en sommeil n'a pas chanté pour nous,
« Elle a menti, dix fois mille ans, et doit se taire ! »

Mais un jour, vers le seuil, la tenture flotta,
Et voici qu'un vivant parfum glisse et s'épanche...
Ce n'était qu'une femme en sa jeunesse blanche :
Elle vint, simple et nue, et la Lyre chanta.

L'AURORE

Quand le soleil d'Afrique escalade les dunes
Au bord du grand ciel rose et bleu,
Les pâtres du désert courbent leurs nuques brunes
Et se prosternent vers le dieu.

L'astre d'or, éployant sa gloire coutumière,
Monte dans le temple du jour,
Et, penché sur ses fils, les bénit de lumière
En versant des rayons d'amour.

— Ainsi, déesse, ô sœur du Verbe, ô fleur du Nombre,
Quand surgit ta divinité,
Tout mon cœur s'extasie à voir blanchir dans l'ombre
L'aurore de ta nudité.

Comme un prêtre ébloui du dieu qui se présente,
Tremblant du prodige attendu,
J'adore à deux genoux ta chair resplendissante,
O Beauté, sœur de la Vertu !

Hélas, ton âme est bonne, hélas, ta chair est belle,
Mais j'ai pitié de nous quand ton baiser m'appelle,
De moi qui te voulus et de toi qui m'élus;
Notre bonheur est triste et rien ne lui pardonne :
Hélas, ta chair est belle, hélas, ton âme est bonne,
Tu t'es donnée à moi quand je ne t'aimais plus.

Essayons! Tentons la fortune
Des faux baisers, des faux serments,
Et marchons sous le clair de lune
Comme les amants des romans.

Promenons-nous vers le mirage
De l'impossible paradis,
Et tâchons d'étreindre l'image
Des édens qui sont interdits.

Pose ton front sur mon épaule,
Fais-toi douce autant que tu peux,
Et jouons-nous le double rôle
Du poème qu'on rêve à deux.

Peut-être, à force d'espérance,
Trouveras-tu sur mes genoux
L'illusion de la souffrance,
Quand l'amour ne veut plus de nous.

Et si le mensonge des songes
Ne consent plus à nous leurrer,
Consolons-nous dans nos mensonges
En pleurant de ne pas pleurer.

ROMANCE

Ma prunelle a gardé la splendeur de tes hanches
Qui dans les satins bleus mettaient des frissons blancs,
Et la souple harmonie où tes seins et tes flancs
Mariaient le reflux luisant des courbes blanches.

Mon oreille a gardé le rythme des sanglots
Que l'amour exhalait de tes lèvres décloses,
Comme un soupir du vent qui meurt parmi les roses,
Comme un adieu du soir qui râle sur les flots.

Ma narine a gardé les senteurs de la couche
Où j'ai humé la fleur de tes désirs pâmés,
Et je savoure encor, quand mes yeux sont fermés,
Un long parfum d'œillets qui s'ouvrent sur ma bouche.

Viens là. Ne tremble plus. Le monde entier n'est rien.
Mets ta voix dans ma voix, ton rire sur le mien,
Et que ta bouche soit oreille, et tout est bien.
Nous paierons s'il le faut l'instant qu'on nous envie,
Mais puisqu'il passe, et puisqu'il nous daigne bénir,
Oublions pour lui seul les dangers à venir !
Toute heure qui commence est si près de finir...
Sachons risquer la mort pour amuser la vie !

CANTIQUE DES CANTIQUES

L'ÉPOUX

Ses mains sont de marbre et ses pieds d'argent ;
Elle est la colombe au collier changeant
Qui montre sa tête au creux des murailles ;
Le jardin fermé, la citerne en pleurs ;
Et le bruit que fait son pas dans les fleurs
Trouble mes entrailles.

L'ÉPOUSE

Je dors, mon cœur veille, il veille, et j'attends
L'époux que mes nuits ont cherché longtemps ;
Ses baisers sont doux et j'en serai digne :

J'ai lavé de nard mon corps parfumé
Et je vais l'offrir à mon bien-aimé
Qui vient par la vigne.

L'ÉPOUX

Si belle, si belle, ô ma tendre sœur,
Rien ne vaut pour moi ta riche douceur :
Tes yeux sont la source où les miens vont boire,
Ton sourire est fait de rubans vermeils,
Et tes seins jumeaux se dressent pareils
A deux tours d'ivoire.

L'ÉPOUSE

Je te conduirai, mais tu m'instruiras ;
J'ai posé ma robe et j'attends tes bras,
Les raisins sont mûrs et c'est la vendange :
Que mon bien-aimé vienne en son jardin,
Qu'il mange son miel et boive son vin,
Qu'il boive et qu'il mange !

L'ÉPOUX

Ta langue est un fruit de cipre et d'encens,
Ton ventre ressemble aux faons bondissants,
Et je suis la couche où tu te reposes,
Quand mes troupeaux vont dans les oasis
Brouter des parfums et paître des lis,
Des lis et des roses!

L'AUTRE

L'autre ! Toujours cet autre ! Oh, les bonheurs souillés
Tes seins frais ne sont point à moi, tu me les prêtes;
Celui qu'on vole attend, là, que tu les dévêtes,
Pour glisser son fantôme entre nos bras liés!

Quand ton col se renverse au creux des oreillers,
Ne sens-tu pas sa tête errer entre nos têtes ?
Le spectre invulnérable est de toutes les fêtes,
Et quand nous l'oublions, il dit : « Vous m'oubliez. »

Toujours l'autre ! Et naguère, hélas, je t'ai connue,
Vierge, avant qu'une lèvre eût sali ta chair nue,
Cette chair qui n'est plus la même qu'autrefois!

Naguère! Et l'autre est là, qui se tord sur ta couche:
Tous les baisers qu'il a répandus, je les vois,
Et j'en baise l'odeur sur les coins de ta bouche!

SOIR EN MER

Vois-tu comme la mer est vaste autour de nous ?
Notre barque est une algue errant au creux des lames ;
Le vent nocturne et froid qui court sur les remous
Mêle au frisson des flots le frisson de nos âmes.

Pareils aux alcyons qui flottent dans leurs nids,
Nous berçons notre exil sur le désert de l'onde,
Et la nuit nous écrase entre deux infinis :
Mais nos cœurs sont plus grands que la mer n'est profonde.

L'azur illimité se déroule, sans voir
La frêle nef qui glisse en balançant ses voiles :
Mais les mondes d'amour que porte ce point noir
Versent plus de rayons que les cieux n'ont d'étoiles.

Oh, rends-moi ta caresse, et dis si tu comprends,
Quand ta lèvre m'appelle et quand ton bras m'enlace,
Que nos cœurs étoilés puissent être si grands,
Et que tant de bonheur tienne si peu de place !

Je t'aime chastement par-dessus nos luxures :
Plus encor que l'amante, enfant, c'est toi la sœur
Dont la grâce mystique échappe aux flétrissures.

Sur l'aile des parfums sacrés, dans l'épaisseur
Des ténèbres d'amour où nous nous épousâmes,
Je vois planer vers Dieu ta peine et ta douceur,

Et j'entends les baisers que se donnent nos âmes.

PRINTEMPS

L'heure blonde, apaisée et rêveuse, c'est l'heure
Où d'un rayon déjà plus doux, le soir effleure
Les pétales lilas du nuage effeuillé ;
Sur le flanc du ravin encore ensoleillé
La brise endort le flux de ses ondes légères,
Et par delà les plants d'ajoncs et de fougères
La courbe des coteaux violets glisse et fuit
Vers un monde inconnu d'où va monter la nuit ;
L'heure berceuse, l'heure insaisissable et frêle
Que traversent, du vol oblique de leur aile,
Des couples paresseux d'hirondelles en deuil ;
C'est l'heure d'abandon, sans blâme et sans orgueil

Où, lasse de penser et de juger les choses,
Notre âme s'assoupit parmi les frissons roses
De la terre indulgente à nos labeurs finis;
L'heure émue, où les bois sont comme de grands nids
Qui jettent des chansons d'amour au bord des routes;
C'est l'heure d'être aimé, l'heure exquise entre toutes,
L'heure où tu paraissais au détour du sentier,
Tenant du bout des doigts une fleur d'églantier...

ÉTÉ

Dans ta robe de tussor
Tu fuyais, gerbe envolée,
Et la moisson désolée
Crut qu'on volait son trésor.

L'éteule et les boutons d'or
T'ont bien des fois rappelée :
Dans ta robe de tussor
Tu fuyais, gerbe envolée.

Et les grands blés chauds encor
Qui mouraient dans la vallée
Enviaient la sœur ailée,
Quand tu prenais ton essor
Dans ta robe de tussor.

AUTOMNE

Sous le voile flottant des brumes violettes,
Voici frémir les bois d'automne, et les buissons
Hérissent la maigreur de leurs frêles squelettes
Que le soir trouble de frissons.

Le vent roux, dont la voix n'est pas encor farouche,
Souffle dans le sentier qui commence à jaunir;
On dirait qu'un adieu se traîne sur la bouche
De quelqu'un qui doit revenir :

L'adieu sans désespoir d'une force assouvie,
Un peu lasse, et qui va se reposer un peu;
Et la langueur de ceux qui connaissent la vie
Se mêle aux chagrins de l'adieu.

L'air qui s'attriste endort les chants qui vont se taire;
Tout s'apaise, une paix en deuil, chants apaisés :
C'est la trêve à l'amour qui descend sur la terre
Après la fête des baisers.

Et là-bas, seule au fond des plaintives allées,
Celle qui sut aimer s'achemine en rêvant;
Elle marche : sa robe est couleur d'azalées
Et son voile s'enfle de vent.

La belle au bois mourant s'en va, s'arrête, écoute;
L'âme du paysage erre dans ses cheveux;
Les arbres fraternels se penchent sur la route
De la sœur qui comprend leurs vœux.

Cassant les rameaux secs du bout de son ombrelle,
Elle passe, et son rêve est triste de passer,
Car nul printemps d'amour ne renaîtra pour elle
De l'hiver qui va commencer.

HIVER

Le vent glisse sur la glace.
Jetant sa neige au miroir
Que le fauve adieu du soir
Réveille de place en place.

C'est comme un printemps d'hiver :
Lac d'acier, couchant de cuivre.
Et les bois poudrés de givre
Sont des dentelles de fer.

Les brumes qui vont descendre
S'allongent vers l'horizon ;
Le soleil semble un tison
Qui luit encor sous la cendre.

La glace endort ses reflets ;
La cime des arbres chauves
Se fleurit de lueurs mauves
Et les fûts sont violets.

Eau d'améthyste, air d'opale...
Le soir tombe encor un peu,
Et le brouillard devient bleu
Quand la lune est d'un vert pâle.

Puis la dame aux blancs patins.
Comme un goëland qui passe,
Se penche à travers l'espace.
Et se perd dans les lointains.

LE CRIME

J'ai vu, dans la maison mystérieuse, un crime :
Deux êtres sont cloîtrés dans un logis lointain,
L'ogre et l'enfant, auprès du bourreau, la victime,
Tout seuls, de l'aube au soir et du soir au matin.

Dès qu'il voit du ciel bleu par les fenêtres closes,
L'enfant voudrait chanter, mais l'ogre a toujours faim ;
Et l'on entend craquer les os sous les dents roses,
Et l'immortel enfant ressuscite sans fin.

— « Laisse-moi regarder les fleurs, je voudrais vivre ! »
L'enfant rêve d'un beau chevalier, lance au poing ;
Mais le beau chevalier qui passe et qui délivre,
C'est peut-être la mort et la mort n'entend point.

L'enfant saigne et gémit ; l'ogre raille et tourmente,
Et toujours ils sont là, l'un doux, l'autre moqueur,
Toujours ensemble, et seuls, et mon cœur se lamente,
Et mon esprit s'acharne à dévorer mon cœur.

La porte du songe est fermée,
Les paradis sont dévastés :
Celle qui fut la bien-aimée
Ne marche plus à mes côtés.

L'ange ne vient plus quand j'appelle :
La madone a tué la foi,
Et j'ai besoin d'être auprès d'elle
Pour la sentir auprès de moi.

L'amante a tué la déesse
Qui rayonnait sur un ciel d'or.
Et j'ai besoin de sa caresse
Pour savoir que je l'aime encor.

Couples d'amour, amants heureux des bien-aimées!
Ne cherchons pas pourquoi les fleurs sont parfumées;
Dormons notre sommeil sur les fleurs d'aujourd'hui,
Humons-les, sans penser qu'elles sont des problèmes;
Sachons ne rien savoir d'elles ni de nous-mêmes :
J'ai tué mon bonheur à regarder en lui!

L'illusion se décolore,
Le rêve a peur, l'espoir s'enfuit,
Et rien ne répond quand j'implore
L'inutile paix de la nuit.

Dans la Diane profanée
J'ai trouvé la sœur des houris :
Depuis que l'une s'est donnée,
Voilà que l'autre a tout repris.

Et la même n'est plus la même;
Elle s'est chassée à jamais :
La femme que j'aime et qui m'aime
N'est plus la femme que j'aimais.

Elle est belle avec plus de charmes,
Et plus tendre d'avoir osé;
J'ai plus de joie et moins de larmes,
Mais je regrette le passé.

O cœurs faibles, cœurs faux à force de faiblesse,
Nos cœurs ! Toujours mentir, et pourquoi faut-il donc
Que la main qu'on aimait soit la main qui nous blesse ?

Toujours tant de traîtrise après tant d'abandon !
— Toi qui mettais jadis ton plaisir à me plaire,
Donne au moins l'indulgence à qui t'offre un pardon,

Et qu'un peu de regret se mêle à ta colère !

MENSONGES

Mon cœur extasié qui s'enivrait de toi
A savouré longtemps et bu goutte par goutte
Les flots d'amour trompeur que tu versais sur moi.

Je te demandais grâce et je t'aspirais toute
Quand un mensonge encor chantait dans tes chansons
Pour endormir ma peine ou pour bercer mon doute.

Car les mots, sur ta lèvre émue, avaient des sons
Frais comme l'angélus qui tinte sur la plaine,
Chauds comme le soupir qui court dans les moissons.

Embaumant ton parjure au vent de ton haleine,
Tu gazouillais sans rire un risible serment,
Et voilà que ma vie en est à jamais pleine,

Pleine à tout jamais, pleine inguérissablement !

Ne blasphémons jamais les mensonges d'hier,
Et respectons en eux notre extase et nos cultes;
Si l'erreur était douce, aimons-la d'un cœur fier :
Ce qui fut du bonheur doit mourir sans insultes!

Remercions notre hôte et le banquet fini :
Si le vin fut douteux, l'ivresse était sincère.
Et que le savoureux mensonge soit béni,
Puisqu'il fit de la joie avec notre misère!

Le rêve était joyeux, acceptons le réveil ;
Le jour fut beau, pourquoi la rancune et la plainte?
Si nos yeux n'ont pas vu les taches du soleil,
Le soleil est sans tache et sa lumière est sainte!

Le bonheur, c'est d'y croire, et nous avons bien cru!
Que toute vérité soit faite de mensonges,
Qu'importe? Rendons grâce au chemin parcouru
Pour l'instant d'oasis qu'ont traversé nos songes!

Saluons le passé qui fut clément pour nous,
Et ne transformons pas la prière en blasphème;
Vénérons nos dieux morts et restons à genoux :
Les dieux qui ne sont plus furent les dieux quand même!

ÉPILOGUE

Il l'aimait : il en fit ses douleurs et ses joies;
La pauvrette n'était qu'un oiseau de chansons :
Tout son désir allait des perles jusqu'aux soies,
Et s'il disait : « Je t'aime », elle disait : « Dansons ».

Quand il l'eut, bien longtemps, adorée et servie,
Elle mourut : c'est lui qui l'a mise au linceul;
Il pleure, et rien pourtant n'est changé dans sa vie,
Car je t'attends encore et je suis toujours seul.

FUNÉRAILLES

Tu vis pour d'autres, chère morte,
Et la foule ne sait pas
Qu'il faut pleurer le trépas
De ta jeunesse qu'on emporte.

Les gens qui n'ont vu ni linceul
Ni cierges dans la chapelle
Diront : « Cette femme est belle. »
Et je t'ensevelirai seul.

Mais j'ai bâti ton mausolée,
Et, sûr du deuil éternel,
Je pleure comme Rachel
Qui veut n'être pas consolée.

C'est l'histoire navrante et banale, la nôtre!
— S'ignorer, n'avoir rien soupçonné l'un de l'autre,
Passer, et s'approcher sans désir ni tourment;
Vivre : parler de tout, de rien, et lentement
Apprendre à se connaître et comprendre qu'on s'aime;
Puis, s'aimer, n'en rien dire et tout dire quand même,
S'aimer, et que demain soit frère d'aujourd'hui!
S'aimer, ne plus s'aimer, n'en rien dire, et l'ennui;
Vivre encore : et l'adieu près de la route double;
Et vivre : et c'est déjà le passé qui se trouble,
C'est le chemin de mort qu'on fait en maugréant,
Jusqu'à l'oubli, jusqu'au cercueil, jusqu'au néant.

AU LARGE

Le vent s'est endormi sous la nuit qui s'endort :
L'océan lassé renonce à l'effort.

La mer se berce au loin, ténébreuse et plaintive :
Est-il vrai qu'on vive et faut-il qu'on vive?

La voile pend au mât comme un drapeau mouillé :
Mon être oublieux se sent oublié.

Nul horizon ; le ciel se confond avec l'onde :
Par delà le gouffre, il y a le monde.

Sur la mer qui se plaint, la barque s'alanguit :
Des plaintes encore et partout la nuit.

Un flot toujours changeant, un cri toujours le même :
Suis-je sûr d'aimer les choses que j'aime?

Comme le vent et l'eau ma volonté s'endort
Au roulis que font les flots et la mort.

N'est-ce pas, vieille mer inutilement triste,
Que je suis une ombre et que rien n'existe?

TOUJOURS MOURIR

A quoi bon tant d'efforts, de vœux et d'espérances?
O mon âme, à quoi bon courir vers des souffrances
Qui nous échappent malgré nous?
Tout est vain. La douleur nous fuit comme la joie :
L'universelle mort s'amuse avec sa proie
Et la berce sur ses genoux.

Toujours mourir! La vie est une mort sans trêves!
Nous vibrons de désirs qui passent dans nos rêves
Comme le vent dans les drapeaux;
Nos désespoirs sans fin durent une minute,
Et nos plus fous essors trouvent après leur chute
La douce honte du repos.

Mon âme est un cadavre errant qui suit sa route,
Et chaque heure est un peu de trépas qui s'ajoute
Au cortège des trépassés :
Rien ne reste des jours les meilleurs ou les pires,
Et je regrette autant mes larmes que mes rires,
Les morsures que les baisers.

Rien, rien ! Et maintenant que ma force est tranquille,
Je suis le naufragé qui s'assied dans quelque île
Avec la hâte de périr.
Je suis trop las. Ma foi s'est repliée en elle :
Libre de la rancœur que je crus éternelle,
Je souffre de ne plus souffrir.

Pétrifié d'ennui sur ma douleur fragile,
Je regarde la tombe où j'ai mis cette argile
Que je n'ose pas emmurer...
Quand donc viendra la mort de tout, soleil livide?
Comme les cieux sont nus, comme la terre est vide,
Lorsqu'on a fini de pleurer!

MINUTES

Oh, dis! Toi que j'aimais plus que moi, se peut-il
Que rien ne reste encor de ce parfum subtil
Dont ta seule présence embaumait ma détresse?
Toi, l'âme de mon rêve et l'unique maîtresse,
Toi que je vénérais par-dessus tous les dieux,
Comment ton souvenir est-il déjà si vieux
Qu'il faille tant d'effort pour voir en ma pensée
L'image ineffaçable et si vite effacée
De celle qui me fut le monde, et qui n'est plus?

Les parfums sont fanés, les jours sont révolus!

O mort perpétuelle, âme humaine, ô vertige,
Gouffre où le papillon des minutes voltige
Et secoue en passant une poudre d'azur,
Rien ne survit à rien, minutes, rien n'est sûr,
Sinon le vent d'oubli qui souffle et vous emmène,
O minutes d'espoir qu'on nomme l'âme humaine!

RENONCEMENT

Ah, tout est vu, tout est cherché : dressons des lits!
Dressons des lits, le rêve est plus grand que le monde!
A quoi bon promener notre erreur vagabonde?
L'horizon n'a plus rien de caché dans ses plis.

Tous les jours sont vécus, tous les faits accomplis :
Regardons l'océan sans y jeter la sonde;
Nous savons trop, la mer n'est plus assez profonde
Et nos cœurs trop savants n'ont besoin que d'oublis.

Ne vivons plus. Songeons que d'autres ont pu vivre :
Et puisqu'il est trop tard pour qu'un Dieu nous délivre,
Berçons jusqu'au sommeil nos désirs conquérants.

Évoquons le voyage en dormant sur la grève :
La terre est trop petite et nos vœux sont trop grands!
N'essayons plus. Dressons nos lits. Dormons un rêve.

SAGESSE DE LA MER

Mer féconde en sagesse, ô divine éloquence
Qui prêches par la voix des flux et des remous,
Et sur chaque rocher répètes dans chaque anse
Le cri perpétuel que Dieu pousse vers nous!

Gloire du mouvement, si calme en ta démence,
Tu sais et tu nous dis que tout effort est vain,
Et toujours ta sereine âpreté recommence
Le monstrueux labeur qui n'aura pas de fin!

Sans terme, et bien longtemps avant l'aube des vies,
Tu labourais déjà l'inutile devoir,
Mouvant pour les mouvoir tes forces asservies
A l'ordre impérieux de toujours se mouvoir.

Sous l'éblouissement du ciel ou sous la brume,
Sans but, depuis les temps et jusqu'au fond des temps,
Tu soulèves le bloc des eaux blanches d'écume
Contre la lune errante et les astres latents.

Et toujours, sur l'écueil, la falaise ou la grève,
Ayant la fonction de vivre infiniment,
Tu vas, Léviathan servile, et vas sans trêve,
Ame inerte en un corps de rage et de tourment.

Colère sans colère, inconsciente orgie
De la toute-puissance impuissante à jamais,
Tu projettes l'effort de ta masse élargie
Sans mouiller un seul brin d'ajonc sur les sommets.

Encor! Giflant la bise, écorchant les ténèbres,
Tu vas, plus haut, plus loin, et partout à la fois,
Répercuter l'écho de tes clameurs funèbres
Vers le ciel fatigué qui s'endort sur ta voix.

Jusqu'où? Pour quoi? Par quoi? Force ineffable et sourde,
Tu ne comprends pas plus que nous pourquoi l'on vit,
Mais tu vis, et s'il faut qu'une tempête sourde,
Ta vie est là, terrible et rauque, qui sévit.

— O colosse stupide! O ma sœur! O ma mère!
Je ne permets qu'à toi d'affirmer mon néant,
Mais tu peux le crier à mon âme éphémère,
Car le nain que je suis comprend ton cri géant.

Parle à l'atome, ô toi qui grondes sous l'espace!
Éternel désespoir, parle au frêle martyr!
Toi qui nous précédais, parle à celui qui passe!
Toi qui demeureras, parle, je vais partir!

Porte-voix de la mort, hurle ma destinée!
Dis-moi l'inanité du triomphe et du deuil;
Mes vœux, disperse au vent leur poussière vannée :
Je t'aime et te bénis d'insulter mon orgueil!

Devant ta majesté, j'ai compris ma misère;
J'ai méprisé mon mal devant ton vaste ennui;
Et près de ton néant sublime et nécessaire
J'ai pu toucher le mien sans m'éplorer sur lui!

LE RUISSEAU

C'est toujours une eau nouvelle
Qui coule au lit des ruisseaux :
Le même bruit la révèle.

Elle fait les mêmes sauts,
Mais l'eau n'est jamais la même
Qui coule au lit des ruisseaux :

Un vieil air sur un vieux thème,
Avec les mêmes frissons,
Mais l'eau n'est jamais la même.

Mouillant les mêmes buissons,
Elle tourne aux mêmes courbes
Avec les mêmes frissons.

Sur le sable ou sur les bourbes,
Elle glisse, elle s'endort,
Elle tourne aux mêmes courbes :

Puis, le fleuve, et c'est la mort;
Toujours vers le même fleuve,
Elle glisse, elle s'endort...

Notre âme est l'eau toujours neuve
Qui court sous le même nom,
Toujours vers le même fleuve.

Et chantant oui, chantant non,
Pauvre cœur, pauvre cervelle,
Qui court sous le même nom?

C'est toujours une eau nouvelle.

LE MOULIN

Seul, au milieu du cercle immobile des landes
Qu'enferme un brouillard bleu tendu par larges bandes
Sous le terne désert du ciel qui s'alanguit,
Droit, parmi le sommeil universel des formes,
Le vieux moulin, girant ses quatre bras énormes,
Ahane et grince dans la nuit.

Oh, la vaste torpeur des champs couleur de cendre!
Le grillon qui sifflait s'interrompt pour entendre
L'invisible meunier qui siffle dans sa tour;
Puis, le meunier se tait, le grillon recommence,
Et leurs chants alternés font la paix plus immense
Dans le silence d'alentour.

Tic tac! Le grain se moud dans la tourelle grise,
Et sans fin, sans repos, vite, au gré de la brise,
Avec les airs d'un fou qui s'agite en rêvant,
Les gestes du moulin lancent dans l'ombre pâle
Ses quatre membres secs et brunis par le hâle
Qui craquent au souffle du vent.

Aujourd'hui comme hier, et chaque jour encore,
Au vent doré du soir, au vent blond de l'aurore,
Va, bon moulin, toi qui travailles quand tout dort,
Et sans savoir pourquoi tu tournes, tourne encore,
Tourne toute la nuit, pour reprendre à l'aurore
Sous le vent de l'est ou du nord!

Tourne ta grande roue, et vole, et bats des ailes!
Mouds ce qu'il faudra moudre, orges, blés, ou touselles,
O moulin, bon moulin, qu'importe ce qu'on peut?
Et sans savoir quel grain l'on jette sous tes meules,
Fougueux inconscient, fort de tes forces seules,
Tourne et geins quand le meunier veut!

Tourne, ô mon âme, et mouds ton œuvre, tourne et broue!
Sans savoir ce que vaut ton blé, tourne ta roue!
La grange est pleine, il faut tourner, mon cœur est plein!
Dans le vent du hasard, avec ou sans envie,
Et tant que l'heure souffle, il faut tourner sa vie
    Comme les ailes du moulin!

VILLANELLE DES TEMPS PROCHAINS

Qui vais-je aimer? La vie est brève.
Le dieu d'amour est en chemin
Et traîne un rêve après un rêve.

Le dieu d'amour vient par la grève,
Coiffé de myrte et de jasmin.
Qui vais-je aimer? La vie est brève.

Il marche sans terme et sans trêve,
Menant des femmes par la main,
Et traîne un rêve après un rêve.

Elles suivent, les filles d'Ève,
En criant vers l'espoir humain :
— « Qui vais-je aimer? La vie est brève! »

Je cherche celle qui se lève
Pour bercer mon cœur de demain,
Et traîne un rêve après un rêve.

Qui vais-je aimer? La vie est brève...

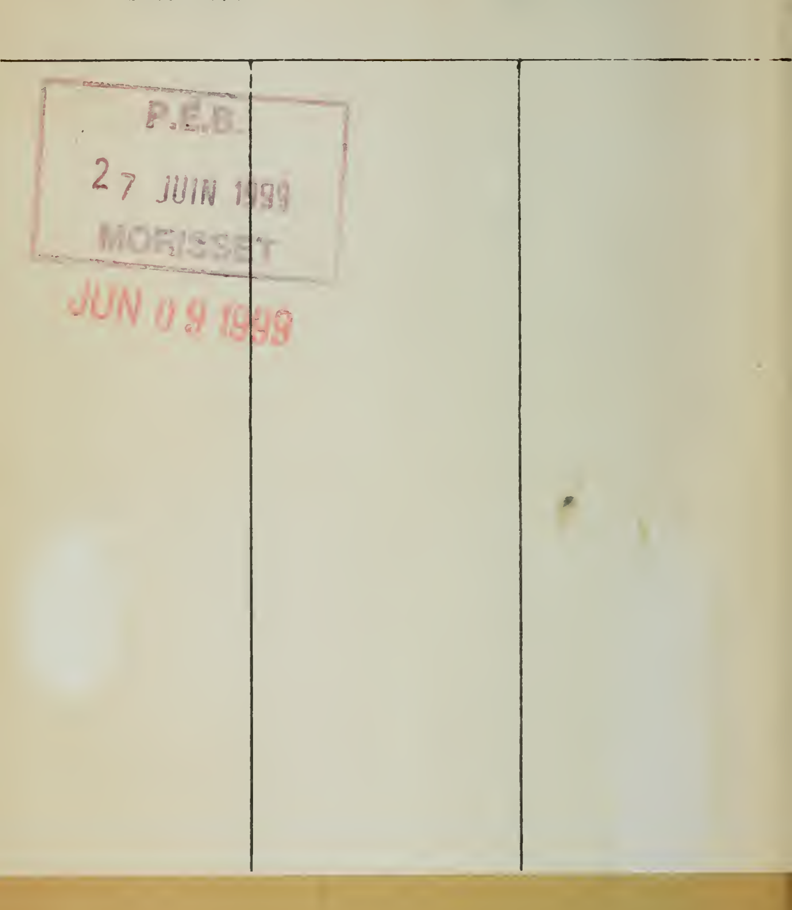
TABLE DES MATIÈRES

L'ATTENTE

L'ADORATION

LA POSSESSION

4332. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.


P.E.B.
27 JUIN 1999
MORISSET
JUN 09 1999


a39003 002109717b

Extrait du Catalogue de la **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 le volume

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, Rue de Grenelle, Paris

POÈTES CONTEMPORAINS

JEAN AICARD

Les Poèmes de Provence. 1 vol.

THÉODORE DE BANVILLE

Poésies complètes. . . . 5 vol.

ÉMILE BLÉMONT

Les Pommiers en fleur. . 1 vol.

MAURICE BOUCHOR

Les Chansons joyeuses. . 1 vol.
Les Poèmes de l'Amour et de la Mer. . . . . . . 1 vol.
Contes parisiens en vers. 1 vol.
Le Faust moderne. . . . 1 vol.
L'Aurore . . . . 1 vol.

CLAUDE COUTURIER

Chansons pour toi. . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET

Les Amoureuses. . . . . 1 vol.

EDMOND HARAUCOURT

L'Ame nue. . . . . 1 vol.
Seul. . . . . 1 vol.

ARSÈNE HOUSSAYE

Poésies. . . . . 1 vol.

CLOVIS HUGUES

Les Évocations. . . . . . 1 vol.

FÉLIX JEANTET

Les Plastiques 1

MISTRAL

Miréio 1

LUCIEN PATÉ

Poésies. . . . . 1 vo

JEAN RICHEPIN

La Chanson des Gueux. . 1 vol.
Les Caresses . . . . . . 1 vol.
Les Blasphèmes. . . . . 1 vol.
La Mer. . . . . 1 vol.

GEORGES RODENBACH

Le Règne du Silence. . . 1 vol.

MAURICE ROLLINAT

Les Névroses. . . . . . 1 vol.
Dans les Brandes . . . 1 vol.
L'Abime. . . . . 1 vol.

ARMAND SILVESTRE

Poésies complètes. . . . 1 vol.
La Chanson des Heures. 1 vol.
Les Ailes d'or. . . . . . 1 vol.
Le Pays des Roses. . . . 1 vol.
Le Chemin des Étoiles. . 1 vol.
Roses d'Octobre. . . . . 1 vol.

GABRIEL VICAIRE

Émaux Bressans. . . . . 1 vol.

4896. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.